

Carnets de guerre d'Édouard Le Conte

Payeur aux armées
août 1914-janvier 1919

Payeur de la 16^e Division d'infanterie
(août 1914-octobre 1917)

Payeur du 17^e Corps d'Armée
(octobre 1917-janvier 1919)

Extraits

8^e corps d'Armée.

ETAT-MAJOR DE L'ARMÉE
Section Historique

16^e Division d'Infanterie.

Quartier Général.

Etat-Major :

Général de Division	Général de Maud'huy
Chef d'Etat-Major.	Commandant Chauvet
Officiers d'Etat-Major.	Capitaine Gerdès
	Capitaine Juig
	Capitaine de Wœru
	M. Bezier
Officier Interprète	

Services :

Artillerie :

Colonel Commandant	Colonel Sequime
Lieutenant-Colonel	2 ^e Colonel de Verchère
Officiers adjoints	Capitaine Potier
	Capitaine Rozier
	Lieutenant Jouglan
	Lieutenant de Gondou-Lamothe

Génie. (1 Compagnie 8^e)

Commandant.	Capitaine Prétat
-------------	------------------

Service de Santé.

Médecin principal	M. Saunois
-------------------	------------

Sous-Intendance.

Sous-Intendant.	Condaminas
-----------------	------------

Trésorerie et Postes

Chef particulier de 1 ^{er} cl.	Le Conte
---	----------

Gendarmerie

Capitaine de Gendarmerie	Denizob.
--------------------------	----------

Le document original, dactylographié avec quelques corrections manuscrites, ne comporte aucune subdivision. Les notes de l'auteur sont signalées (N.D.A.).

Les intertitres ont été ajoutés pour la publication de même que les autres notes.

Les extraits publiés représentent environ la moitié du volume des Carnets.

1914

Payeur de la 16^e Division d'infanterie – Entrée des troupes françaises en Lorraine annexée – Défaite de Sarrebourg et repli – Au front dans la Meurthe²⁹⁸ – les Vosges – la Meuse – la Marne

Lundi 3 août – Arrivée à Dijon à 7 heures du soir au milieu d'une cohue indescriptible. Dans la cour de la gare, on marche sur des hommes étendus par terre faute de gîte, qui ont quitté leur résidence, par un zèle intempestif, avant le jour marqué sur leur fascicule de mobilisation.

Service de place détestable. Tous les billets de logement des officiers les mènent à des hôtels bondés qui n'ont pas été prévenus par l'autorité militaire et qui ne peuvent suffire à la demande.

J'échoue à 1 heure du matin chez Paul de Monjour après avoir dîné à la Cloche avec l'abbé Riss déguisé en officier d'administration.

À la Cloche où tant de souvenirs douloureux me remontaient au cœur, j'ai rencontré André de Chatellus qui a dû coucher cette nuit-là sur une descente de lit.

Du 4 au 6 – Dijon – Rencontré plusieurs de mes collègues : Bouix et Bouchié de Belle²⁹⁹ notamment, Jouvencel y est aussi, paraît-il.

Tous ont des services de tout repos : gares régulatrices, comptabilité d'un payeur général, etc. Je préfère être attaché à une Division d'infanterie, ce qui me permettra de voir les choses de plus près et de faire campagne.

J'emploie ces trois jours à réunir mes adjoints et mon matériel. Le personnel se compose de trois officiers, de deux sous-agents et de 12 tringlots³⁰⁰.

Le matériel, trois voitures et six chevaux, dont un de selle ou présumé tel. Je complète aussi mes préparatifs de départ, en vivres, vêtements, etc. Si l'on restait ici longtemps, on se ruinerait en acquisitions.

L'esprit de la population comme celui des hommes est merveilleux : entrain sans excitation exagérée, résolution froide, confiance absolue ; il n'y a plus de classes ni de partis. Quel relèvement déjà !

Nuit du 6 au 7 – Embarquement au quai Longvic par un temps superbe mais froid. Arrivés à la gare à 1 heure et demi du soir, nous n'embarquons qu'à 2 heures du matin, sans savoir où l'on nous dirige.

Pendant l'attente, le payeur principal du 8^e Corps d'Armée³⁰¹ a une défaillance et s'évanouit. Je le retrouve dans un fossé et m'empresse de dégrafer le col de sa tunique; il revient à lui, mais nous l'avons cru mort. Il est, nous explique-t-il, sujet à des troubles digestifs qui lui font perdre connaissance et celui-ci a dû être causé par le froid de la nuit.

8 août – Arrivé à Châtel-sur-Moselle à 3 heures de l'après-midi après un voyage long mais bien organisé. Le café était préparé à une gare où l'on passait vers 6 heures du matin. Tous les wagons fleuris par la population sur notre passage.

Châtel, bourg accroché au flanc escarpé de la colline; rues étroites et grouillant de soldats. Tous les cafés sont pleins. L'état-major de la Division nous accueille aimablement. Nous popoterons avec l'état-major de l'artillerie divisionnaire : colonel Lequime³⁰², capitaines Potier et Rater, auxquels d'autres devaient se joindre par la suite.

9 août – Départ à 11 heures du soir. À ce moment une vive fusillade éclate près de nous, destinée à un ballon dirigeable évoluant à peu de distance. Les tringlots saisissent leurs carabines et j'ai peine à les empêcher de s'en servir. C'était un ballon français!

Toute la nuit, nous marchons, si on peut appeler une marche cette alternative d'arrêts interminables et de poussées en avant, due à l'encombrement des routes.

Pendant douze heures, nous sommes ballottés par cette foule mobile d'hommes, de chevaux et de fourgons.

Superbe lever de soleil au-dessus des brumes qui traînent sur les coteaux, et toujours des fleurs que les femmes nous donnent au passage!

Dès 8 heures du matin, la chaleur est extrême; quelques cas d'insolation se produisent.

De la guerre, peu de renseignements précis. Les Allemands³⁰³ incendient les villages français qu'on leur a laissé occuper au début de la mobilisation, nos troupes ayant reçu l'ordre de se tenir à 10 km de la frontière.

Vers midi le 10 août, nous arrivons à Domptail (Vosges). À mesure qu'on approche de la frontière, on trouve les populations plus craintives; elles ont entendu le canon, elles ont vu passer les habitants des villages incendiés. La peur les prend. Notre arrivée les reconforte un peu.

Coucher médiocre – maisons sales, lit de plumes remplaçant draps et couvertures.

11 août – Nous franchissons la Meurthe à Azerailles où nous couchons puis nous nous replions dès le lendemain matin à Fontenoy-la-Joûte à quelques kilomètres en arrière et nous y séjournons deux jours pendant que les troupes font leurs préparatifs d'attaque.

Les services de ravitaillement fonctionnent bien et nous avons un appétit formidable, bien fait pour l'apprécier.

Le ravitaillement en viande est assuré par les autobus de Paris et il est piquant de retrouver à la frontière ces gros amis de la vie parisienne.

Nous sommes à quelques kilomètres de l'ennemi. Nos cantonnements sont de formidables ruches militaires ou tout se passe avec calme, comme si des hécatombes n'étaient pas imminentes. Chaudes soirées d'été. Les feux de la soupe jettent sur le village des lueurs d'incendie et joyeusement nous dînons dans un verger parfumé.

C'est là, à Fontenoy-la-Joûte, que j'ai eu la surprise de rencontrer un simple soldat du 29^e Régiment d'infanterie portant barbe et cheveux blancs. C'était le marquis de Pelleport qui s'était engagé au moment de la déclaration de guerre.

J'ai su ensuite qu'il avait été blessé à Sarrebourg le 20 août et qu'il était mort peu après.

14 août – Arrivée à Domèvre tard dans la soirée. Les Allemands avaient quitté le village le jour même. Je pénètre dans la salle d'auberge où l'état-major achevait un dîner succinct. Le général de Maud'huy paraissait très animé. Il avait entendu dire que le général allemand, von X., pouvait bien être encore à Blâmont et y passer la nuit et il avait formé le projet de l'y surprendre.

«Je lui mettrai sac au dos, me déclara-t-il, et en tout cas, M. le payeur, apportez-moi demain mon courrier à Strasbourg!»

À ce moment on introduisit auprès de nous le maire de Blâmont qui fuyait son pays où sa vie avait été très menacée. Il me dit que les Allemands s'étaient livrés dans sa commune aux pires excès tels des Huns ou des Wisigoths. Les gens de Domèvre qui avaient subi l'invasion pendant trois jours ne signalaient rien de semblable.

À 11 heures, le général entend passer une troupe dans la rue du village et demande laquelle. On lui répond que c'est un bataillon du 95^e Régiment d'infanterie qui arrive à Domèvre pour y cantonner. – «Je l'emmène séance tenante à Blâmont!» s'écrie-t-il, et il part avec son officier d'ordonnance et quelques officiers de son état-major.

Nous nous regardons avec inquiétude tant cette entreprise nocturne paraît téméraire.

Comme nous avons la consigne de ne pas nous coucher, je laisse mes voitures attelées et je recommande aux hommes de ne pas s'éloigner. Les adjoints et moi-même, nous nous étendons sur un peu de paille dans la salle de la mairie où l'état-major établit sa permanence. À 3 heures du matin, brouhaha

qui me réveille. Le général était de retour l'oreille basse. Sa tentative avait échoué; il s'était heurté à des retranchements et à des fils de fer d'où une grêle de balles s'était abattue sur lui. Cette équipée nous coûta 60 hommes et trois officiers. C'est miracle que nos pertes n'aient pas été plus fortes au dire de ceux qui en furent les témoins.

Les coups de feu éclatèrent, paraît-il, à peu de distance de Domèvre, mais je ne les avais pas entendus tant j'étais fatigué par le convoi de dix-huit heures qui m'y avait amené.

Au petit jour, je me repliai à Herbéviller à quelques kilomètres en arrière suivant l'ordre qui me fut donné; dans la brume du matin, j'aperçus le long de la route quelques cadavres d'hommes et de chevaux. C'étaient les premiers que je rencontrais*.

Le 15 au soir, ma besogne postale terminée, j'eus quelque peine à rallier l'état-major de ma Division qui, suivant son habitude, m'avait totalement oublié. C'est de village en village que je suivis son passage; je le rejoignis à Frémonville, dernier village français avant la frontière. En traversant Blâmont, je vis le mur encore maculé de sang où les Allemands avaient fusillé deux hommes soupçonnés à tort d'avoir tiré sur eux.

À Frémonville, on me donne une chambre passable; à noter pourtant que tous les carreaux de la fenêtre ont été cassés à coups de crosse par les Prussiens.

Le lendemain 16 août, on amène à Frémonville un espion arrêté à Domèvre. C'est un Français. L'officier allemand qui se servait de lui est blessé et prisonnier; les charges qui pèsent sur lui du fait des déclarations de cet officier sont accablantes. D'ailleurs, peu après son arrestation, il s'enfonça son couteau dans la poitrine jusqu'à la garde sous le sein gauche. Je vais voir cet homme et je l'interroge; sa blessure ne semble pas l'incommoder autrement. – «Faut-il que ce soit une crapule pour qu'il n'en soit pas mort», me dit le gendarme préposé à sa garde.

Le 17 nous reprenons la marche en avant. En somme, jusqu'à présent, l'ennemi ne fait pas tête sérieusement.

À 3 heures et quart, je passe la frontière par les bois de Hattigny. Le poteau est déjà abattu. L'instant est assez émouvant. Le temps est malheureusement épouvantable. Il tombe une pluie fine qui ressemble à un brouillard; on n'y voit pas à cent mètres. Je cueille des fleurs de Lorraine pour les envoyer en France. Nous arrivons à Hattigny où nous rejoignons l'état-major et où nous cantonnons.

* N.D.A. C'est à Herbéviller que j'échangeai le court dialogue suivant avec un capitaine d'infanterie qui passait à la tête de sa compagnie. «– Suis-je bien sur mon chemin?», me demanda-t-il, en montrant la direction de Domèvre. «– Où allez-vous?» «– Je n'en sais rien» .

Dès le lendemain matin **18 août**, nous avançons par Aspach et Landange. À Héming nous franchissons le canal de la Marne au Rhin.

On procède à l'arrestation de nombreux suspects qui, après interrogatoire sommaire, sont tous relâchés sauf deux. Mais dans un bâtiment battant pavillon de la Croix-Rouge, on découvre un officier allemand et deux soldats alités et blessés ou se disant tels. Leur examen médical ne révèle aucune blessure. De plus, le premier étage de la maison est bondé d'armes diverses, fusils de chasse, revolvers. Le maire avait fait apporter là toutes les armes des habitants de la commune afin d'éloigner de chacun d'eux toute possibilité de suspicion. Et voici que cette agglomération d'armes va à l'encontre du but recherché : elle fait ressembler la maison à une redoute organisée. Un médecin militaire ordonne de vider l'immeuble de tout ce qu'il contient et, au lieu de faire procéder à cette opération avec ordre, il organise en réalité le pillage. Chacun prend ce qui lui plaît : armes, couvertures, bouteilles de vin, etc.

À cet égard, nous ne pourrions plus rien envier à nos ennemis. Heureusement nous nous sommes jusqu'à présent abstenus de tout meurtre et j'ai bon espoir que nous persévérons dans cette ligne de conduite.

Le soir nous rejoignons notre Division à Bébing*. À Bébing³⁰⁴, nous nous trouvons dans une situation analogue à celle de Domèvre quelques jours plus tôt. Nous avons un bataillon du 95^e à Sarrebourg ; mais il se trouvait tout à fait en l'air et nous redoutions vivement pour lui qu'il ne fût attaqué la nuit même.

19 août – Dès l'aube on me renvoie à 9 km en arrière, à St-Georg. Ce soir sans doute on me rappellera à Sarrebourg. Ces convois perpétuels ne laissent le temps ni de dormir, ni de manger, ni surtout de travailler.

Le 19 au soir, le convoi auquel je reçus l'ordre de me joindre et qui devait me ramener à mon état-major m'a égaré à Xouaxange, au sein de la 15^e Division. Population peu sympathique, mais excellent vin du Rhin. J'ai ainsi, par suite d'un hasard, évité le bombardement d'Imling où j'aurais dû être dans la matinée du 20.

Dans toute la région, sauf à Sarrebourg qui fit fête à nos soldats, les sentiments de la population à notre égard sont, à très peu d'exceptions près, nettement hostiles. Je crois que les plus francophiles des annexés sont en France et qu'il faut en rabattre de la fidélité du sentiment populaire lorrain à la patrie française. Nous sommes environnés d'espions qui nous trahissent de toutes manières : par des signaux sur les toits, dans les clochers, par des téléphones installés dans les caves, etc. Nous opérons beaucoup d'arrestations et la troupe de ces tristes prisonniers que nous promenons derrière nos voitures en attendant la réunion du Conseil de guerre grossit chaque jour. Elle provoque

* N.D.A. Elle n'avait pas rencontré de résistance depuis Blâmont. Le combat de nuit du général de Maud'huy, par sa témérité même, avait fait croire à l'ennemi qu'il avait devant lui des forces importantes devant lesquelles il se replia.

dans les villages des manifestations hostiles extrêmement violentes dont les pauvres gendarmes paient quelquefois les frais, les coups ou les crachats étant mal dirigés. Les femmes surtout sont menaçantes et frappent souvent à côté.

Le 20 au matin, je reçus l'ordre de me replier à Hertzling pour la journée et le soir je me dirigeai à nouveau sur Xouaxange, quand en approchant d'Héming je me suis heurté à la retraite. Souvenirs douloureux et inoubliables! Pas de panique mais mélange des armes qui, un peu plus tard, devint extrême avec la nuit.

Autour de nous, une Division de cavalerie couvre la retraite par des évolutions superbes. Je verrai toujours les casques menaçant des cuirassiers se détacher face à l'ennemi sur l'horizon empourpré par le soleil couchant.

Fort heureusement l'ennemi ne nous poursuivait pas encore. Sans quoi tout notre Corps d'Armée eût été anéanti.

J'ai su depuis que, si les Allemands nous avaient ainsi donné le temps de nous replier, c'est que la journée avait été au moins aussi sévère pour eux que pour nous.

En somme, nous nous étions heurtés à Sarrebourg à des retranchements formidables défendus par des obusiers à grande portée et tirant dans un périmètre dont tous les points étaient repérés et cotés par eux. Il suffisait donc qu'une formation ou une mise en batterie fût signalée sur un point quelconque, notamment par la fusée caractéristique d'un avion, pour qu'immédiatement une salve terrifiante fût dirigée sur elle*.

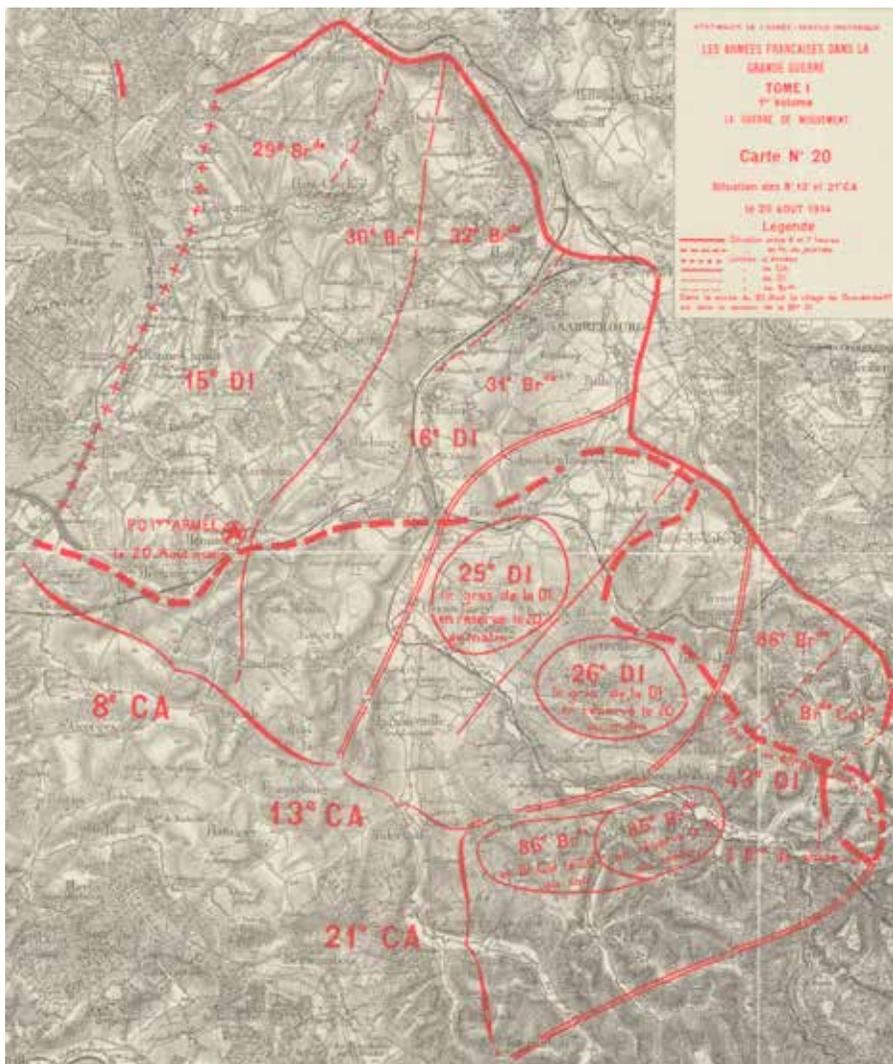
Pour moi, j'ai dû cette nuit-là dériver dans la cohue de la retraite sans savoir jusqu'où je devais me laisser porter ni où je devais me diriger. Allez-vous-en! En arrière! sont les seules instructions que je recueillis quand je voyais passer un officier d'état-major.

Sentiment poignant de ma responsabilité et crainte d'un désastre possible**.

À Ibigny je refusai de me porter plus en arrière sans ordre précis car je redoutais plus de perdre le contact avec ma Division que le danger éventuel de la poursuite. La nuit s'acheva dans la voiture, au bord d'un champ, sans dormir.

* N.D.A. À quelque temps de là notre officier interprète a eu sous les yeux des papiers pris à l'ennemi desquels il résultait qu'en juillet dernier l'attaque de Sarrebourg avait fait le thème de manœuvres de l'armée allemande et une note apposée *in fine* spécifiait qu'en raison de la situation internationale ce thème pouvait devenir prochainement une réalité.

** N.D.A. À St Georg j'arrêtai mes voitures sur le bord du chemin pour ne pas l'encombrer et pendant trois heures je laissai déferler la retraite. Puis, quand tout fut passé, je me préparai à continuer ma route. L'état-major du Corps d'Armée qui était encore là n'ayant pu me donner aucune indication précise, je rassemblai mes tringlons endormis pour la plupart comme des brutes sur les bords de la route. Trois manquaient à l'appel. Après les avoir cherchés, je me décidai à les laisser, ne pouvant sacrifier toute la formation pour eux. Mais en partant je les considérais comme prisonniers.



*Position des troupes françaises, le 20 août 1914, pendant la bataille de Sarrebourg.
La 16^e DI occupe brièvement la ville.*

Au petit jour les trois traînants me rejoignirent. J'aperçus en même temps, à proximité, des voitures de ravitaillement de la 16^e Division et je pensai qu'en me joignant à elles elles me ramèneraient le soir au sein de ma Division. Cette supposition se vérifia en effet, mais au bout de douze heures de marches et de contremarches parfois difficiles. À Igney notamment notre convoi se trouve entre le feu d'une batterie allemande de 77 et celui d'une batterie française de 75 qui atteignit les dernières voitures. Au moment où je passais près de

la batterie, un officier de liaison lui apportait l'ordre de «tenir jusqu'au bout». L'ennemi nous serrait de près et pendant deux heures environ notre situation fut critique. On aurait voulu pousser les voitures, quand trop souvent à notre goût elles étaient arrêtées. À chaque pause la crainte grandissait en nous et on regardait en arrière plus qu'en avant. Heureusement il faisait beau, le grand soleil d'été empêchait d'avoir peur.

La journée du 21 fut donc consacrée à réparer le désordre que la retraite avait jeté dans les régiments, les convois et les esprits. Triste journée et terrible anniversaire de mon malheur intime.

Le soir je rejoignis mon état-major à Domèvre. On se ressaisissait. Le plan consistait maintenant à se retirer en bon ordre pour se refaire. Nous avions besoin de dormir surtout; mais trois ou quatre heures de sommeil seulement me furent permises : une alerte imbécile me fit lever à 1 heure et quart du matin. Après vérification de la méprise (un cheval en tapant dans une porte de grange avait fait croire à des coups de canon), je m'apprêtais à regagner mon cantonnement quand, dans la rue du village, je rencontrai le colonel Lequime, debout lui aussi, je ne sais pourquoi. «M. le payeur, me dit-il, je suis heureux de vous rencontrer; précisément j'avais à vous parler!» Et il me recommanda son fils qui était son cycliste, pour le cas où lui-même serait tué ou blessé.

J'aurais pour mission le cas échéant de faire évacuer sur le dépôt de son corps ce jeune engagé volontaire qui n'avait pas fait ses classes et qui ne pouvait faire un canonnier.

Je lui promis mon concours éventuel et nous attendîmes les jours en faisant les cent pas. Cette promenade nocturne n'était pas gaie. Sarrebourg pesait sur nos esprits³⁰⁵.

À 4 heures et demi du matin nous partions pour Hablainville.

Nous devons y passer la **journée du 22**. Mais à midi ordre nous fut donné de nous retirer précipitamment sur la Meurthe. L'ennemi n'était pas loin et notre départ fut très bousculé³⁰⁶. Au même moment un orage effroyable éclatait au-dessus de nous, accompagnés de grêlons de la taille de petites noix, presque douloureux à recevoir. J'oubliai mes éperons, détail insignifiant si mon cheval avait été meilleur.

Le beau temps revint pour la traversée de la forêt de Mondon qui est jolie. Le soir nous cantonnions à Flin.

Le 23 au matin nous repartions pour Moyemont. On avait compris qu'hommes et chevaux étaient sur les dents; nous nous retirions en arrière pour souffler et aussi pour nous rassembler car depuis Sarrebourg beaucoup d'isolés n'avaient pas rejoint leur corps.

Sur toutes les routes traînaient des groupes de fantassins perdus qui cherchaient leur régiment, sans avoir toujours le désir bien vif de le retrouver – et

grognant de n'être pas ravitaillés, ce qui était incompatible avec leur isolement. Ces traînants devinrent vite des pillards, semant la panique dans les villages où ils annonçaient l'arrivée des Prussiens pour faire main basse sur tout ce qu'ils trouvaient, après le départ des habitants.

Cet exode de la population civile était d'ailleurs une conséquence naturelle de notre marche en arrière. Spectacle navrant que celui de ces femmes et de ces enfants empilés sur de la paille dans des chariots lorrains, suivant nos convois dans l'épouvante du danger qui les faisait fuir, emportant quelques hardes rassemblées à la hâte, quelquefois un matelas ou une voiture d'enfant.

Notre repos à Moyemont ne fut pas long car **le 24** à 4 heures de l'après-midi le 8^e Corps recevait la mission de diriger une attaque de flanc sur l'armée allemande qui attaquait le 16^e Corps à notre gauche.

Le programme fut rempli. Dans la soirée les flancs-gardes de l'armée allemande étaient culbutés et leurs positions prises. C'est dans cette action que fut tué le colonel Touret.

La nuit suivante nous bivouaquions en plein champ mais à proximité d'une ferme isolée où je pus m'étendre trois heures sur de la paille.

Les journées du 25 et du 26 août furent excellentes dans l'ensemble pour nos opérations militaires. Le 26 au soir, l'armée allemande battait en retraite après avoir subi des pertes considérables. Cette retraite fut malheureusement masquée par de l'artillerie et nos avions ne nous en ont signalé l'importance qu'à la nuit tombante. Sans quoi nous aurions pu accentuer notre succès.

Nos avions sont décidément très inférieurs aux avions allemands sinon par les qualités individuelles des aviateurs, du moins par leur organisation.

Il est vrai que nous tirons fréquemment sur eux par méprise, ce qui doit les ralentir.

Depuis quelques jours on remarque généralement que la fatigue de nos troupes aidant (elles combattent tous les jours depuis le 14), le moral et la discipline baissent. Tel régiment a refusé de charger, tel autre s'est éparpillé en se voyant sous le feu des gros obusiers. On voit que l'antimilitarisme et l'école laïque ont fait leur œuvre. Dans plusieurs cas, il n'a pas fallu moins que l'intervention énergique et parfois menaçante d'un chef aussi crâne que le général de Maud'huy pour réprimer des paniques.

Nous croyons savoir que les Allemands amènent constamment dans de grands breaks automobiles des troupes fraîches en face des nôtres si épuisées. C'est toujours l'organisation matérielle par quoi ils brillent et par où au contraire nous péchons.

Le 26 au soir nous revenons coucher à Moyemont dont presque tous les habitants ont fui. Je n'y retrouve qu'une partie de mon lit du 23, l'autre ayant été déménagée et emportée. Je n'ai plus de drap ni d'oreiller.

27 août – Nous cantonnons à Fauconcourt où la plupart des maisons sont abandonnées et pillées par nos soldats qui se conduisent décidément comme des vandales. Le château de M. de la Burthe, aménagé actuellement en ambulance, a été saccagé.

Ortoncourt, à 2 km de là, n'a pas été plus épargné. Toutes les basses-cours ont été raziées; des bijoux ont été volés et il paraît certain que des officiers ont participé aux excès.

Le pillage, joint à la saleté habituelle des pays, constitue un ensemble désolant. En outre l'air est empesté par les cadavres de chevaux et par la viande abandonnée de tous côtés par nos soldats.

Le 28 nous bivouaquons, je ne sais trop pourquoi, entre Fauconcourt et Ortoncourt. Je passe la nuit dans ma voiture peu confortablement.

Le 29 au matin, je reviens installer mon bureau à Ortoncourt. J'y retrouve mon collègue S.-G.³⁰⁷ en lieutenant de chasseurs alpins et je l'invite à déjeuner. Il est entré en campagne tout récemment et ne souffre pas encore du manque de sommeil. Voilà déjà plusieurs jours que je ne me suis pas déshabillé et la paille même a été tellement fréquentée depuis 15 jours qu'elle n'est pas toujours propre. Il faudrait changer de rayon d'action pour trouver un semblant de confort.

Au lieu de cela, nous sommes encore à Fauconcourt aujourd'hui **4 septembre**. Après plusieurs nuits dans la paille, je finis par découvrir une chambre et un lit relativement propres.

Nos opérations militaires sont devenues lamentablement ternes. Nous avons évidemment reçu l'ordre de rester sur nos positions et d'amuser le tapis en attendant l'issue de la grande partie qui se joue dans le Nord.

C'est une véritable guerre de siège qui s'organise ici. Les avant-postes vivent dans des tranchées et il nous arrive de l'artillerie lourde pour répondre aux obusiers allemands.

Durant ces longues journées nous faisons certainement avec notre artillerie beaucoup plus de tort à nos ennemis qu'ils ne nous en font à nous-mêmes. Je me suis même laissé dire (mais je crains que mon informateur soit Marseillais ou tout au moins Gascon) qu'hier l'attention de l'état-major a été attirée par les mouvements intempestifs de la nacelle du ballon captif. On a alors téléphoné à l'observateur pour lui demander s'il voulait descendre. Il a répondu que les secousses de la nacelle n'étaient dues qu'à l'hilarité patriotique qu'il éprouvait à contempler la chute de nos obus sur les pièces ennemies.

Celles-ci ont aussi de temps à autre, il faut le reconnaître, des coups heureux ou tout au moins gênants pour nous.

C'est ainsi que l'autre jour, Clézentine, poste de commandement du général de Maud'huy, a été soumis pendant le déjeuner de l'état-major à un

bombardement terrible. Quelques ordonnances et des chevaux ont été tués; deux chevaux détachés sont passés à l'ennemi.

Cet incident n'a d'ailleurs pas fait déplacer le poste de commandement pour les jours suivants bien que la position soit, paraît-il, intenable. L'inventeur de la théorie du poste de commandement, le général de Maud'huy en personne, y mettait un peu d'amour-propre.

Aujourd'hui notre chef a été appelé au commandement du 18^e Corps³⁰⁸. C'est le colonel Reibell qui le remplace provisoirement à la 16^e Division.

6 septembre – Ortoncourt. Notre situation d'attente se prolonge. L'état-major de la Division s'est seulement transporté, dans un but de sécurité, de Fauconcourt à Ortoncourt.

Guerre de siège, dit-on, guerre bien fastidieuse en tout cas, d'autant plus que le repos du troupier est synonyme de surmenage pour mon bureau, les opérations postales se substituant aux faits de guerre.

Je suis donc confiné dans mon rôle de payeur et je mène une vie de bureau peu hygiénique. La dysenterie a fait son apparition; elle est même presque générale mais bénigne heureusement jusqu'à présent.



Le général de Maud'huy, photographié en février 1915, alors qu'il commande la Xe Armée, par Henri de Jouvencel, conseiller référendaire, officier d'intendance.

La popote m'absorbe pas mal aussi, car mes artilleurs sont difficiles ; ils aiment les menus variés, les entremets, toutes choses presque irréalisables en campagne. Celui de mes officiers que j'avais chargé de la popote s'acquittait tellement mal de sa tâche que j'ai dû prendre moi-même la direction. Ce soir j'ai deux surprises : omelette au rhum et pain perdu.

Le fils du Colonel Lequime qui s'est engagé pour la guerre et qui n'a d'autre fonction que celle de cycliste de son père m'est précieux pour le ravitaillement. Tous les matins il « va au marché », à bicyclette ou sur un des chevaux de son père, c'est-à-dire qu'il va acheter dans les villages voisins ce qu'il peut trouver pour varier l'ordinaire : des œufs, du vin, quelquefois un lapin ou un poulet, des confitures, etc. Souvent il revient les mains vides.

Quant à mes adjoints, ils travaillent bien mais s'entendent moins bien entre eux, ce qui rend la vie commune désagréable.

[...]

Les nouvelles de l'armée du Nord sont rares, peu précises et inquiétantes.

Causé ce matin avec le colonel Reibell qui commande la Division. Il m'a parlé très aimablement de la Cour des comptes et notamment de deux de mes collègues qu'il connaît personnellement : Combarieu³⁰⁹ et Loubet.

9 septembre – L'intérim du colonel Reibell à la tête de la 16^e Division n'a pas été long. Le général de Mondésir le remplace ce soir. Il arrive un soir de bataille, car ce matin au petit jour notre Division a pris l'offensive. Après une journée de combat, le terrain gagné est insignifiant. Il y a donc toujours quelqu'un en face de nous. Nous craignons que nos vis-à-vis soient allés grossir l'armée qui opère dans le nord.

Mais si nous nous étions repliés moins en arrière après Sarrebourg, nous aurions évité les sacrifices nécessaires pour regagner un terrain bénévolement abandonné.

Les lettres se font rares. On voit que l'occupation allemande gêne les communications.

Hier matin je flânais devant mon bureau en fumant une cigarette quand je m'entendis apostropher par un soldat du 13^e Régiment d'infanterie : « Bonjour M. Édouard. » C'était Philippe, l'ancien vacher des Loches³¹⁰. Il ne nous a rejoints qu'après Saarbourg³¹¹ et trouve la guerre anodine.

10 septembre – Les brancardiers et les médecins qui les commandent ont décidément une mauvaise presse. Cela tient surtout je crois à la défektivité de leur organisation, qui ne leur permet pas d'évacuer les blessés de la ligne de feu dans de bonnes conditions de rapidité et de soins. Beaucoup de décès qu'on pourrait éviter en résultent.

Notre popote continue à m'occuper pas mal car les ressources du pays diminuent de jour en jour ; en outre l'eau est dangereuse – nous avons trouvé

des cadavres de chevaux solidement fixés par nos ennemis dans les sources et les ruisseaux pour les empoisonner – et il faut la faire bouillir. Enfin, la dysenterie qui nous atteint tous plus ou moins à tour de rôle exige souvent des régimes spéciaux.

Malgré tout, cette table d'hôte ambulante avec ses installations de fortune, son éclairage souvent fumeux et son menu monotone ne sera pas un mauvais souvenir. Elle a du moins le mérite de nous réunir et de nous permettre de causer et de rire, même au bruit du canon, bien qu'en réalité nous appartenions à des milieux sociaux si différents que le lien fait un peu défaut.

11 septembre – Grosse surprise hier soir à la popote : une tarte ; précisément nous avons un invité très sympathique dont j'ai été fort heureux de faire la connaissance : le lieutenant-colonel de Verchère³¹², homme excellent et très aimable en même temps qu'artilleur consommé. C'est à lui qu'on attribue d'un commun accord la quasi-immunité dont le 1^{er} Régiment d'artillerie a bénéficié depuis le début de la guerre. Toutes les positions de batterie ont été choisies par lui et l'expérience a prouvé qu'elles étaient bonnes tant au point de vue de leur tir qu'à celui de leur préservation.

12 septembre – On nous avise que nos ennemis harcelés par nos attaques et inquiets de la situation générale ont dû se replier et qu'il pourrait se faire qu'il n'y eût plus grand monde devant nous.

Ordre nous est donc donné de nous porter en avant. Pour moi je pars à cheval, devantant mes voitures dans lesquelles j'ai réservé une place pour le capitaine Potier, fortement atteint de dysenterie*.

Aux abords de Xafféwillers où l'état-major de ma Division doit cantonner, le champ de bataille est d'un coup d'œil terrifiant. La plaine est remplie de cadavres tant français qu'allemands ; je m'approche d'un Allemand – «Tiens, c'est un nègre», dis-je étourdiment à deux gendarmes qui venaient de me rejoindre, suivant la même direction que moi. En même temps l'odeur atroce me fait comprendre ma méprise : tous les morts étaient nègres. Cet endroit avait été le théâtre de luttes si acharnées et si longues, les uns reprenant un jour le terrain perdu la veille, que les morts n'avaient pu être enterrés depuis une quinzaine de jours. Bientôt, en avançant toujours sur Xafféwillers, l'odeur devint telle que la respiration en était gênée. Le chemin lui-même, défoncé par les obus en maints endroits, était littéralement bordé de cadavres restés dans la position où les hommes étaient tombés, le fusil à côté d'eux, le képi ou le casque à la distance à laquelle la chute avait pu le projeter, comme si cette hécatombe était du jour même.

* N.D.A. En traversant Saint-Maurice dont presque toutes les maisons ont été incendiées, je remarque celle d'un maréchal-ferrant dont un mur complètement écroulé laisse voir à l'intérieur les instruments et les fers méthodiquement accrochés au mur opposé. Puis je franchis la Mortagne et me dirige sur Xafféwillers.

Tout à coup mon attention est attirée par deux individus non militaires qui, à une cinquantaine de mètres sur la droite, se dissimulent à notre approche. Je les signale aux deux gendarmes qui vont à eux, les interrogent et les fouillent : c'étaient des pillards de cadavres. Ils sont séance tenante arrêtés et emmenés à notre suite.

Je pénètre dans Xafféwillers. Personne. Rien n'y remue, des cadavres partout, des maisons en ruine. Je commence à me demander si j'ai bien compris la destination fixée pour le cantonnement quand une femme âgée m'apparaît sortant d'une maison. Elle vient à moi et me supplie en pleurant de l'aider à sortir de chez elle un cadavre français en décomposition.

À ce moment passaient trois fantassins. Je leur donnai l'ordre de faire la triste besogne réclamée par la vieille. Ils durent procéder avec des précautions infinies pour éviter la rupture du cadavre.

[...]

Le lendemain matin à la première heure, nous nous apprêtions à repartir en avant quand un contre-ordre arriva. Marche en arrière sur la Moselle. Notre Corps d'Armée changeait de mission et allait être embarqué vers d'autres régions!

Nous étions désappointés de ne pas continuer vers la frontière mais d'autre part nous quittions sans regret cette région et ce pays perdu d'où nous emportions peu de bons souvenirs.

Ma Division devait cantonner le soir à Moriville. Je partis avec mes voitures en suivant la route Saint-Pierremont, Deinvillers, Clémentine, Haillainville.

Je n'oublierai jamais ce trajet; Saint-Pierremont aux murs écroulés ou criblés de projectiles parmi lesquels quelques obus de 75 non éclatés sont restés encastrés dans la pierre. Au tournant de la route qui mène à Deinvillers, le général de Castelli immobile regarde passer son Corps d'Armée. Il semble avoir froid comme toujours malgré plusieurs manteaux. Il est pâle et très triste. En le voyant, je songe à la nuit de retraite à St Georg; je lis dans son regard la hantise de Sarrebourg.

En face, dans les inondations, flotte à plat ventre le cadavre d'un Allemand demi-nu qui présente sans pudeur un derrière énorme tuméfié par l'eau.

Plus loin la route est littéralement bordée de cadavres français... C'est le triste résultat des attaques de Saint-Pierremont à la baïonnette sous les feux de l'artillerie allemande installée à Domptail.

[...]

Le 15 (septembre) – Au petit jour, je conduis le train de combat de la Division, dont on m'a donné le commandement, à Châtel où nous embarquons. À la nuit nous arrivons à Sampigny qui nous paraît une cité merveilleuse.

Mon billet de logement me conduit chez une dame Thouvenin qui met à ma disposition une chambre magnifique avec lit en cuivre, literie de premier ordre, vaste cabinet de toilette. Je croyais rêver.

Le rêve ne fut pas long. Le lendemain à 5 h et demi, mon ordonnance venait me réveiller pour partir.

Nous nous dirigeons sur Saint-Mihiel et, en quittant Sampigny, nous laissons à notre gauche le château de M. Poincaré, qui domine la vallée sur laquelle le Président doit avoir une belle vue³¹³.

Nous traversons Saint-Mihiel sans nous y arrêter. Situation pittoresque de la ville entourée de collines boisées et rocheuses. Dans le fond, jolie allongée de la Meuse.

Nous allons cantonner à Maizey, à 4 km de Saint-Mihiel.

Là nous apprenons la victoire de l'armée française après la bataille de la Marne, ce qui dissipe l'anxiété qui pesait si lourdement sur nous depuis 15 jours.

[...]

Dans la journée du 16, la gendarmerie vint me remettre l'argent trouvé sur les pillards à l'arrestation desquels j'avais assisté près de Xafféwillers.

Cet argent, pris sur des cadavres en décomposition, constitue un témoignage accablant par l'odeur épouvantable qui s'en dégage et je suis peu charmé de ce dépôt que je suis obligé de soumettre à une désinfection méthodique.

Les délinquants ont été, paraît-il, condamné à trois ans et quatre ans de prison.

18 septembre – Nous partons à la fin de la journée dans la direction du nord-est et nous arrivons à 10 heures du soir à Deuxnouds, petit hameau de 40 toits, pillé par les Allemands et lamentablement pauvre, où nous devons passer la nuit. Je tombe dans une rivière en gagnant mon cantonnement dans l'obscurité. Détail insignifiant, mais froid.

19 septembre – Nous continuons à avancer dans la même direction que nous espérons devoir nous mener à Thionville quand vers 4 heures un contr'ordre vient nous rejeter sur Saint-Mihiel où nous devons embarquer à nouveau pour une autre direction.

Nous arrivons à Saint-Mihiel à minuit par une pluie diluvienne et froide qui ne s'était pas interrompue de la journée.

J'ai grand peine à me faire servir un café pour me réchauffer à l'hôtel du Cygne et à me faire ouvrir la maison où me conduit mon billet de logement.

Dimanche 20 septembre – J'ai assisté à la messe de 6 heures après une courte nuit et j'emploie ensuite toute ma matinée à chercher une voiture de réquisition pour transporter, jusqu'à Lérouville où nous devons embarquer, 32 grands sacs de correspondance qui me parviennent après plusieurs jours d'interruption de courrier.

À 1 heure de l'après-midi, après un déjeuner à l'hôtel du Cygne offert à mes adjoints, nous partons pour Lérouville où nous embarquons à la nuit tombante.

À minuit nous débarquons à Sainte-Menehould.

Je laisse deux de mes officiers à la gare avec la mission de réquisitionner de nouveau, le lendemain matin, un équipage destiné à m'apporter les précieux sacs de correspondance à Dampierre-le-Château, où je me rends directement avec mon troisième officier.

Nous y arrivons à 7 heures du matin.

À Dampierre qui a été occupé huit jours par les Prussiens, on ne se plaint pas d'eux. Mais les rumeurs les plus terribles circulent sur leur conduite dans les environs : pillage, viols, etc.

Rencontré là Carmoy en lieutenant d'artillerie. Il dut à ma visite de conserver son logement dont ma Division voulait l'expulser.

Le mien n'était pas brillant, dans un réduit minuscule mais propre, lit sans drap et lucarne sans carreau, mais je m'y trouvais néanmoins très bien.

Je ne devais d'ailleurs pas y séjourner longtemps. On nous apprend en effet que nous étions devenus réserve d'armée et placés sous les ordres directs du Généralissime³¹⁴ qui nous déplacerait suivant les besoins.

L'occasion ne se fit pas attendre. **Le 23 (septembre)** à midi, nous quittons Dampierre-le-Château pour aller embarquer à Sainte-Menehould à destination de Compiègne.

Sainte-Menehould offre un aspect assez lamentable, toutes les maisons ayant été complètement pillées par les Allemands.

Pourtant une boutique de bonneterie a encore un aspect normal et est ouverte. J'y achète des chaussettes de laine et j'interroge les patrons sur le secret de leur préservation. « – C'est bien simple, me disent-ils, nous sommes restés chez nous. » « – Vous n'avez pas été molestés par les Allemands ? » « – Nullement, nous leur avons même beaucoup vendu. » « – Et ils vous payaient ? » « – Presque tous. »

Retard considérable des trains. Nous n'embarquons qu'à 7 heures. Et surtout, il y a contre-ordre pour la destination. Au lieu d'être aiguillés sur l'Oise, nous le sommes sur Lérrouville. La Division de réserve qui nous avait remplacés dans la Meuse avait lâché pied deux jours après notre départ, laissant les Allemands prendre des positions superbes sur les Hauts de Meuse.

Le 24 à 2 heures du matin nous débarquons à Lérrouville par un froid noir, sans pénétrer dans la ville (le mot est prétentieux).

[...]

28 septembre – Notre popote devient inquiétante. On y mange bien mais on s'y dispute encore mieux. La guerre décidément n'adoucit pas les caractères. Depuis quelques jours, le colonel L.³¹⁵ ayant la dysenterie et ne

paraissant pas aux repas, je suis le président de la table. Je souhaite doublement le rétablissement du colonel.

3 octobre – Nous sommes toujours à Léroville. Les offensives de ces jours derniers n'ont pas été heureuses.

Nos ennemis sont dans des tranchées sous bois solidement défendues et ils démolissent à bout portant nos fantassins quand ils attaquent. Hier nous avons perdu 600 hommes, avant-hier 800, sans obtenir de résultat. Il ne faudrait pas aller trop loin dans cette voie. Nos tranchées à nous, car il a bien fallu en faire aussi, sont à certains endroits à 80 mètres des tranchées allemandes. Comme les leurs, elles sont très fortifiées par de la terre, des arbres et un réseau de fil de fer en avant.

Nos hommes sont munis de grenades à main et de boucliers³¹⁶. Ne se croirait-on pas revenu au temps de Jules César?

6 octobre – Les grenades sont, paraît-il, inutilisables parce que trop dangereuses pour ceux qui s'en servent. Par contre les boucliers protégeraient bien.

Les grenades ont été remplacées par des bombes qu'on lance au moyen de petits mortiers lisses de 150 portant au maximum à 400 mètres. Les Allemands eux se servent de «bouteilles» qui sont très meurtrières.

10 octobre – Notre pauvre infanterie se réduit chaque jour. L'hécatombe des officiers notamment est effroyable. Mais, s'il faut en croire les prisonniers, il en est de même de l'autre côté.

On a l'impression que de part et d'autre il y a de l'épuisement physique et moral.

Cette vie dans les tranchées doit être affreuse et déprimante. Des cas de folie se produisent.

[...]

25 octobre – Notre Corps d'Armée a maintenant à sa disposition une force considérable d'artillerie et même des pièces de marine. Dans le but d'économiser les munitions de 75 et de ménager les pièces, on a mis en batterie quantité de pièces de 90 (canon de Bange) qui rendent les mêmes services dans les circonstances actuelles. Et comme on a laissé en place les pièces de 75, il y a des canons partout dans la région.

[...]

27 octobre – Le général de Mondésir³¹⁷ avait aujourd'hui son poste de commandement dans notre caserne. Aussi avons-nous été encadrés comme jamais. À qui fera-t-on croire que c'est l'effet du hasard? Aussitôt qu'il a été parti, le feu a cessé. On avait d'ailleurs eu soin de téléphoner à Commercy que le général repartait. Il doit y avoir une dérivation sur Saint-Mihiel qui n'a pas été coupée. Le téléphone mal utilisé ne serait-il pas en partie l'explication d'un certain nombre de soi-disant espionnages?

31 – Notre camp est de plus en plus encadré par les crapouillots qui nous serrent chaque jour de plus près. Le Général Vandenberg en a eu un à 10 m de son logement et doit ce soir coucher dans le pavillon le plus reculé du quartier. Plusieurs officiers déménagent pour aller s'installer de son côté. À 15 m près, je reste où je suis.

Toussaint – Le jour était bien choisi pour essayer de nous envoyer du côté des morts. À 4 h et demi, des salves percutantes de 105 se sont abattues sur le quartier. Le tir était admirablement réglé et principalement, comme par hasard, sur la partie arrière du quartier habité depuis la veille par le général.

Par une chance providentielle, après un quart d'heure de bombardement, nous n'avions ni tué ni blessé, et pourtant nous étions sans défense, sans cave ni terrier.

Pour ma part, j'ai essayé ce feu en compagnie du capitaine du génie Galibert dont l'oreille était plus exercée que la mienne au bruit de l'arrivée. À quatre reprises il me cria : « Couchez-vous ! » et nous n'eûmes pas à souffrir des coups qui nous étaient les plus particulièrement destinés. Ils tombèrent à 25 mètres en arrière environ et aucun éclat n'arriva jusqu'à nous, mais seulement de la terre et des cailloux.

À la nuit, le quartier général déménageait pour s'installer à Commercy.

Mon billet de logement me conduisit à une maison extrêmement confortable, celle de M. et de Mme Bizot, et je dois avouer que j'éprouvai un grand plaisir à me trouver vers minuit dans un grand lit de cuivre et à me glisser dans des draps festonnés, au milieu d'une chambre élégante éclairée à l'électricité. Cela faisait diversion à mon lit de soldat du camp de Lérouville et aux crapouillots de l'après-midi.

13 novembre – Cette fois, c'est en plein la vie de garnison. La situation militaire est terne. D'ailleurs la valeur offensive de nos fantassins semble avoir considérablement diminué ; ils n'en peuvent plus et aussi... n'en veulent plus.

Ils constatent la même lassitude de l'autre côté. Pour déclencher une attaque, les Allemands sont obligés de griser ceux qui doivent marcher les premiers ; ils avancent alors en titubant, sans arme la plupart du temps, en manche de chemise parfois (par suite d'un sage esprit d'économie de la part de leurs chefs qui savent qu'ils ne reviendront pas et qui ne veulent pas perdre leurs capotes) portant des grenades à main dans leurs tabliers ou leur musette et ils se font faucher par les nôtres qui les abattent comme des bêtes.

Les rapports sociaux de tranchée allemande à tranchée française sont plus fréquents aussi, paraît-il. On se passe des journaux enveloppant une pierre qu'on lance. Quand le paquet tombe à mi-chemin, on demande la permission d'aller le chercher. Sur certains points on serait allé jusqu'à s'offrir du café.

16 novembre – Hier la 15^e Division s'est emparée d'une partie de Chauvoncourt, seul point de la rive gauche de la Meuse occupé par les Allemands dans la région.

Leurs effectifs au dire des prisonniers sont extrêmement affaiblis. Telle compagnie ne compte plus que 60 hommes ; tel régiment n'a plus qu'un seul officier de l'active.

17 novembre – Ce matin, un *taube* nous a envoyé deux bombes ; aucun résultat.

18 novembre – Chauvoncourt nous échappe de nouveau. C'était miné et les Allemands l'ont fait sauter. Nous y laissons beaucoup de morts et de blessés.

20 novembre – Le froid est très vif depuis quelques jours. Déjà plusieurs cas de congélation des pieds se sont produits, nécessitant l'évacuation.

21 novembre – Un gendarme, « revêtu de son uniforme, conformément à la loi », m'a apporté gravement aujourd'hui la somme de 0,15 F appartenant à la succession d'un déserteur fusillé ce matin. J'ai dû lui délivrer un récépissé en bonne et due forme. Tristesse et dérision !

27 novembre – Hier ont été jugés sept espions civils arrêtés à Lérouville, Mécrin et dans les environs.

Quatre d'entre eux ont été condamnés à mort et deux ont été fusillés ce matin ici.

L'instruction a prouvé qu'ils faisaient connaître à l'ennemi par des signaux, notamment au moyen de lanternes ou de fusées, les passages de troupes, les emplacements de batterie, etc.

Le chef de cette bande était le patron du café de la Poste à Lérouville que nous avons connu lors de notre passage dans cette localité.

[...]

22 décembre – Une section allemande a voulu se rendre hier à la section française qui lui faisait vis-à-vis, mais deux Allemands seulement sont arrivés à bon port. Les autres ont été fauchés par une mitrailleuse allemande³¹⁸.

Les rescapés ont déclaré que, sans la crainte de ce qui venait de se produire, les redditions seraient très fréquentes.

Aujourd'hui a été fusillé le cafetier de Lérouville convaincu de trahison.

28 décembre – La redoute est perdue tout entière. Ce n'est pas une grosse perte. Le général V.³¹⁹ m'a confirmé que, en six semaines, nous y avons laissé 12 000 hommes !

1915

Au front dans la Meuse – combats au bois d'Ailly – combats en forêt d'Apremont (bataille de la Woëvre)

1^{er} janvier – Nous avons reçu aujourd'hui treize obus en guise de carte de visite. Pas de victimes.

10 janvier – Une attaque préparée de longue main par le génie au bois d'Ailly vient de réussir. Après avoir fait sauter une tranchée allemande avancée, nos fantassins ont occupé l'entonnoir, ce qui a forcé les Allemands à se retirer de 800 m à droite et à gauche.

À la contre-attaque, deux bataillons allemands ont avancé en rangs serrés. Dix hommes seulement sont arrivés au parapet.

18 janvier – Une attaque récente au bois de la Louvière mérite une mention spéciale : pour pouvoir prendre la tranchée ennemie d'enfilade en même temps qu'elle serait attaquée de front, une pièce de 75 avait été amenée à bras d'hommes et avec mille précautions à 18 mètres des Allemands. Les munitions avaient été apportées à la main dans les mêmes conditions. Au moment de l'attaque, quand la pièce a tiré, le sang a jailli des tranchées ennemies jusque sur nos artilleurs. Les éclats malheureusement les ont atteints aussi, malgré les précautions prises.

25 janvier – Il vient de nous arriver des brancardiers anglais : 15 automobiles superbes : « *British Red Cross – St John Association* » avec 50 hommes à l'uniforme kaki très confortable. Tous gentlemen, ils se montrent très difficiles sur le logement et la nourriture. Ils ont fait la moue devant les lits de soldat qu'on leur offrait. L'ordinaire aussi les a rebutés. On a fini par les installer au collège.

27 janvier – Joffre est catalan. Le proverbe catalan suivant qu'on m'a cité aujourd'hui me paraît bien correspondre à son tempérament à la fois patient et menaçant : « *Estaran benguts* », ce qui signifie « laissez-les venir » ou « quand le moment sera venu, nous serons là ».

Février – Neige peu abondante mais fréquente, promenades à cheval glissantes, souvent au pas, et presque toujours avec l'escadron qui se réfugie comme moi sur la seule route praticable.

Derniers jours de février – Au cours d'une récente attaque faite par nous, l'effet de nos canons de tranchée et de nos grenades était tel qu'au dire des témoins oculaires, si exécrés que fussent les Allemands, « cela faisait peine à voir ». Nerdeux a été légèrement blessé dans cette affaire.



Autobus parisiens utilisés par l'armée en mai 1915.



Autos postales en mai 1915 (photographies d'Henri de Jouvenel).

Mars – Deux séances cinématographiques très réussies à l’usage des officiers. Quel délassément de rire un peu. Mais cela a été interdit comme incompatible avec la gravité des circonstances.

28 mars – dimanche des Rameaux – Réunion au cimetière en l’honneur des soldats tombés au champ d’honneur. On a le cœur serré par ces longues files de petites tombes surmontées d’une croix de bois noir et pressées les unes contre les autres. Un de nos avions survole le cimetière à une faible hauteur et laisse tomber une couronne. Puis il disparaît par-dessus les grands tilleuls.

30 mars – Visite de M. le payeur général Expert. Il semble surpris quand je lui dis qu’aux tranchées on ne peut avoir la signature des destinataires de lettres ou objets recommandés! Si, au quartier général de l’Armée, on est à ce point inconscient de ce qui se passe sur le front, qu’est-ce que cela doit être à l’intérieur!

2 avril – Vendredi Saint – Une escadrille de huit avions allemands nous bombarde avec supplément de fléchettes.

Au tableau : un chien tué et un tas de fumier incendié.

Du 5 au 10 avril, une offensive vigoureuse et longuement préparée de la 15^e Division nous rend maîtres du bois d’Ailly.

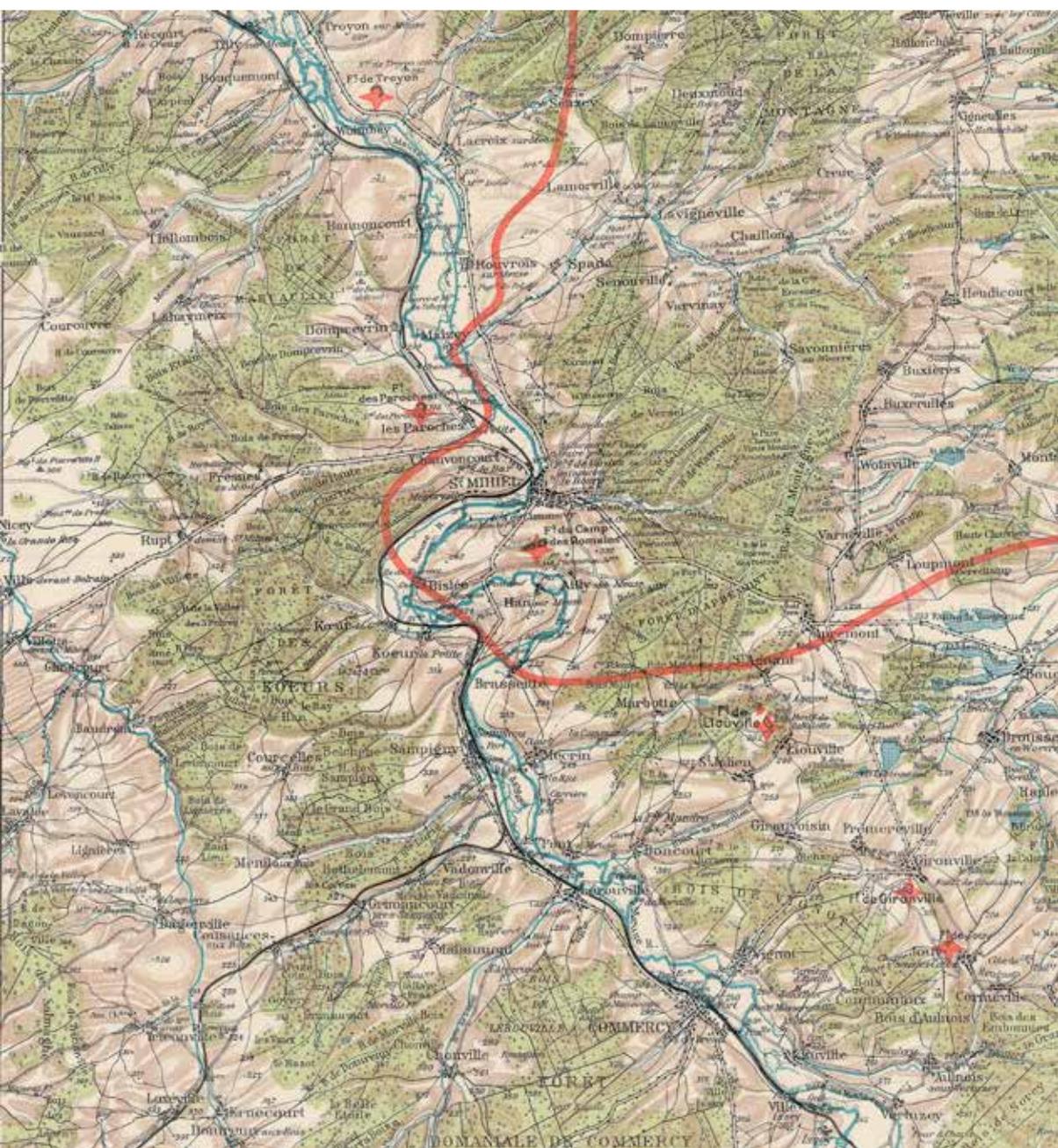
Six contre-attaques allemandes en rangs serrés furent successivement fauchées.

Le 9 et le 10 au soir, l’artillerie allemande a fait rage au point que les coups de canon crépitaient comme une fusillade. C’est par milliers que les obus sont tombés sur les tranchées conquises par nous, sans que nos pertes fussent très élevées (1 500 hommes environ). Mais que dire de celles des Allemands! Notre aumônier qui était au petit jour au bois d’Ailly en est revenu bouleversé. Une couche épaisse, non pas de corps allemands, mais de débris humains, têtes, membres, chairs confuses, recouvre le sol!

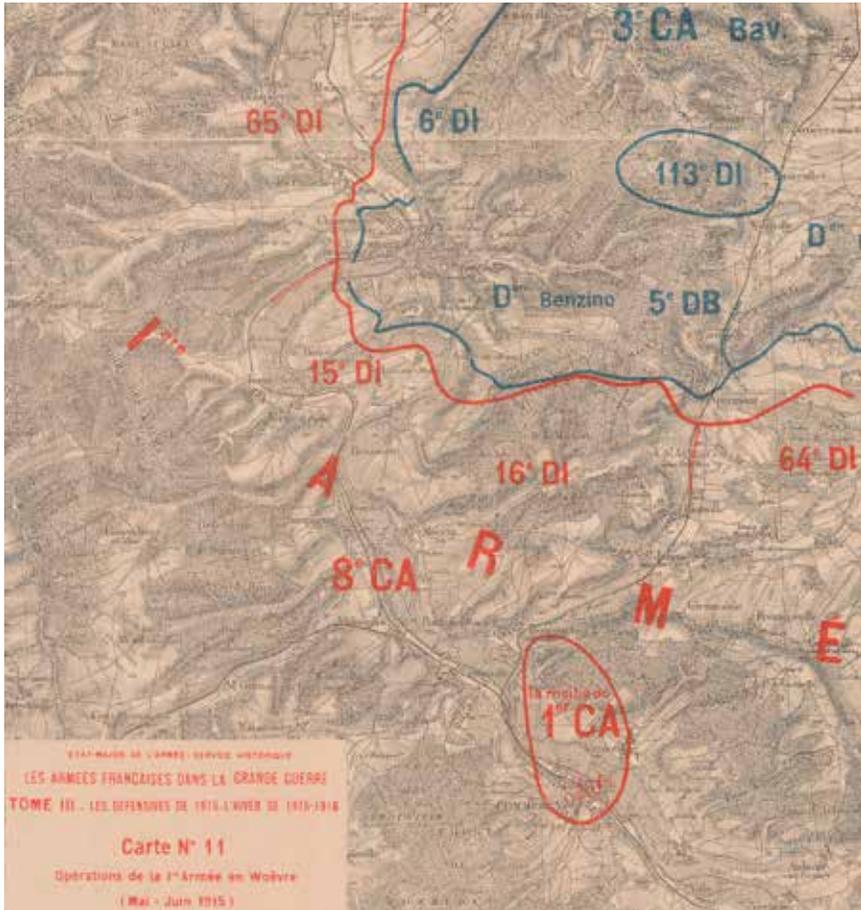
Pendant ces cinq jours, les Allemands auraient envoyé 100 000 obus sur le front des Épargés à Pont-à-Mousson. Et on les dit à court d’explosifs!

5 avril – Rencontre d’André Rendu en lieutenant du 13^e Régiment d’infanterie. Le 7, je vais le voir à cheval à Vignot et le soir il vient dîner avec moi à La Cloche. Il me donne sur sa vie de tranchées des détails intéressants.

[...]



Zone de Commercy. La ligne de front est rouge.



Le front en mai-juin 1915 qui fait apparaître le saillant de Saint-Mihiel tenu par les Allemands pendant quatre ans. En rouge, les unités de la 1^{re} armée; en bleu, les unités allemandes.

10 avril – Les prisonniers qu'on a faits au cours de ces attaques avaient sur eux des lettres d'Allemagne témoignant toutes de la disette cruelle qui y règne et du désir de la paix qui s'y fait jour. Par contre, le moral des soldats est bon.

[...]

24 mai – L'Italie marche³²⁰. Réjouissances et concerts comme s'il s'agissait d'une grande victoire. Que fera-t-on de plus à la conclusion de la paix?

Juin – Le général C³²¹, qui a succédé au général de M. au commandement du 8^e Corps d'Armée, s'intéresse vivement aux distractions des soldats.

[...]

9 juillet – Les Allemands ont attaqué violemment à la Tête à Vache. Nous avons perdu peu de terrain mais beaucoup d'hommes. Eux-mêmes ont eu des pertes assez lourdes qui ont permis de constater que la majorité de leurs fantassins sont des gamins de 17 ans. Les premiers rangs étaient ivres. Ils criant «À Commercy!» Le 10^e a été écrasé. Heureusement, le 13^e a tenu bon.

15 août – Je vais en automobile dîner à Jouy avec le payeur de la 164^e Division. Jouy, village sans cachet au bord de la Woëvre et sous l'œil du Montsec.

24 au 29 août – Je suis devenu collecteur d'or parmi les populations civiles des régions occupées par nos troupes³²². [...]

8 septembre – Un joli ballonnet libre venant des lignes ennemies passe au-dessus de nos têtes, tout blanc dans l'azur du ciel. C'est un ballon réclame, porteur sans doute de *Gazettes des Ardennes*³²³. Le pareil a atterri il y a deux jours dans nos tranchées.

Déjeuner à Ménil-au-Bois avec le payeur de la 15^e Division d'infanterie.
[...]

11 septembre – Depuis quelques jours, les *Taubes*³²⁴ reviennent nous visiter. Ce matin, toutes les toitures et les rues de la ville ont été criblées de menus éclats d'obus de 75 destinés à ces indésirables. Comme je regardais en m'habillant le tir dirigé contre eux, une balle de shrapnel vint briser la devanture de la maison d'en face. À 11 heures et demi je pars pour l'étang de Ronval où je vais porter le courrier du 13^e Régiment d'infanterie (dont la voiture est en réparation) et déjeuner avec le colonel Mathieu, commandant la 32^e Brigade, qui m'a invité hier. Soleil radieux mais moins brillant déjà que celui du grand été et qui met une caresse fauve sur les herbes sèches, l'unique végétation de cette zone désolée, où il n'y a plus de limites de propriétés marquées par les différences de culture. Les ruines de Marbotte sortent de la brume comme un squelette brisé étirant ses moignons vers le ciel. Plus loin, dans le creux du vallon, l'étang dort au milieu des bois escarpés aux lisières peuplées de troglodytes. Le clocher de Saint-Agnant se profile dans l'axe de la trouée comme le jalon naturel de cette gorge sauvage.

[...]

24 septembre – Proclamation du général Joffre. Il a l'air bien sûr de lui!

Déjeuner à Boncourt chez la «comtesse» avec mon ami Rendu et ses deux lieutenants, Goursolle et Buffaut. Gracieux aspect de la guerre en dentelles, toilette élégante, des roses sur une table bien servie. La comtesse a l'habitude des camps et ne craint pas les crudités du langage. Sa conversation est pimantée d'argot et d'imitations drolatiques; elle connaît presque tous les officiers du Corps d'Armée; elle fume des cigarettes égyptiennes : en somme, tout à fait femme du monde.



Édouard Le Conte, 10 septembre 1915.

29 septembre – Joffre téléphone : «trois Divisions sont passées par la brèche».

[...]

15 octobre – Toujours des incursions de *Taubes*. Aujourd'hui l'un d'eux a lancé deux bombes. Comment ce petit jeu les amuse-t-il encore?

Depuis trois semaines il ne se passe rien d'intéressant dans notre secteur. Tout l'intérêt est en Champagne.

24 octobre – J'ai encaissé aujourd'hui la somme de 98,70 F en pièces d'or, d'argent et de billon trouvées sur des débris humains impossibles à identifier, qui étaient entre les deux lignes depuis le mois d'octobre 1914 entre Apremont et Saint-Agnant.

La seule indication recueillie sur la personne du soldat est qu'il appartenait au 29^e Régiment d'infanterie. Les brouillards épais de cette quinzaine ont permis en effet des patrouilles hardies qu'on n'avait pu faire depuis le début de la guerre de tranchées. À la faveur du brouillard, on s'approche et on se poignarde, comme des Apaches... en silence.

Le couteau joue maintenant un grand rôle dans l'infanterie³²⁵.

Triste guerre dont on ne voit pas l'issue.

La politique internationale de l'Europe depuis fort longtemps était celle d'alliances dont le résultat était le fameux équilibre européen. L'équilibre existe toujours dans la guerre comme dans la paix, ce qui revient à dire que l'expérience confirme l'hypothèse.

Plus le conflit se propage, moins une décision catégorique est probable : à qui fera-t-on croire que la moitié de l'Europe va écraser l'autre moitié?

10 novembre – Retour de permission.

[...]

14 novembre – Je vais à la cote 360 entretenir le colonel Thuriet d'une affaire de service intéressant son régiment (responsabilité pécuniaire des vague-mestres engagée par suite de la disparition d'une série de lettres recommandées).

C'est un jour sans lumière malgré la neige qui demeure sur le sol. Des nuées lourdes pèsent sur les bois où le silence est à ce moment presque complet. Quelques coups de fusil isolés éclatent d'un bruit sec dans le calme de la forêt. Le canon se tait.

L'existence de ceux qui vivent là, au milieu des boyaux de communication dans des cagnas à demi enterrées et surchargées de pierres, semble s'épuiser dans une lassitude morne où on est incertain du jour et de l'heure.

[...]

15 novembre – Je vais à cheval à Boncourt voir un officier de détails et essayer de dénouer un bas de laine présumé bien garni. La neige est retombée. Un tapis blanc couvre le sol.

[...]

25 novembre – Des obus à gaz lacrymogène ont été signalés au Bois Brûlé.

3 au 15 décembre – Tournée dans les cantonnements de repos ou à divers postes de commandement sur les lignes pour recueillir des souscriptions à l'emprunt.

5 décembre – Bois de la Louvière. Cote 360. Plusieurs souscripteurs m'attendaient. J'eus la satisfaction de constater que ma démarche était utile.

Comme je m'y attendais, le colonel Thuriet me retint à déjeuner. À peine avions-nous commencé qu'un violent bombardement par rafales se déclencha sur toute la Louvière.

[...]

Vers la fin du déjeuner le tir s'arrêta. Nous sortîmes. Près d'une batterie voisine, Odde avait été tué.

À 3 heures je descendais à l'étang au milieu du calme complètement rétabli. Je parcourus les abris du génie en enfonçant dans la boue jusqu'à mi-jambe et là encore je recueillis quelques souscriptions. Dans l'abri de l'aumônier, un officier du 95^e m'attendait et souscrivit avec 2000 F en or qu'il tira de sa ceinture.

[...]

8 décembre – La Croix Saint-Jean – Le colonel Lenfant me reçoit aimablement mais j'ai moins de succès au 29^e qu'au 85^e. J'attends la clientèle qui ne vient pas en faisant les cent pas dehors. Il fait tiède et le bois est ruisselant d'eau. Ça et là, très haut dans les arbres, sifflent quelques balles perdues. Le calme est complet.

Dans une cage rustique située au coin du boyau, deux écureuils prennent leurs ébats. Chacun en passant leur donne une noix ou attire leur attention. Ce sont les amis du quartier.

J'avais promis au brave P., prêtre soldat, de m'arrêter pour le voir en sortant du bois. Adossée à une découpe brusque de terrain qui doit être une ancienne carrière, était la chapelle dont il voulait me faire les honneurs. Il me «fit les honneurs» de sa chapelle mais vraiment il les fit bien mal : la seule chose qui me frappa quand il eut ouvert la porte de cette construction rudimentaire, ce fut un cadavre qui en recouvrait presque tout le sol. «C'est, me dit-il, un homme qui a été tué ce matin quand il prenait un quart de café... On les apporte là!»



*Train d'évacuation de blessés après une attaque de l'armée française en mai 1915.
La photographie a été prise à Aubigny dans l'Artois par Henri de Jouvenel.*

Que c'était misérable cette cabane en bois grossièrement clayonné, servant de chapelle, et cet homme, étendu là comme il avait été apporté, dans sa capote trop large et avec ses souliers ferrés pleins de terre! La religion et la mort se présentaient dans une rudesse primitive ne laissant place à aucun mysticisme, à aucune poésie.

[...]

Nous redescendîmes à la ferme située au fond du vallon, où le colonel était installé avant qu'elle fût repérée et sérieusement bombardée. Les caves en étaient devenues des dépôts de munitions, de torpilles principalement. Les hommes qui les gardaient étaient d'une saleté effroyable et semblaient désagréablement surpris de notre visite. Quelques ouvertures béantes dans les murs, les toits et les plafonds rendaient la construction inhabitable. Dans une pièce particulièrement éprouvée, des papiers à demi calcinés gisaient pêle-mêle. «Voilà mes archives, nous dit le colonel, quel service les Allemands m'ont rendu ce jour-là!»

[...]

14 décembre – La 15^e DI est rentrée de Champagne et je retrouve avec grand plaisir le Commandant Lévêque du 27^e Régiment d'infanterie³²⁶. Chaque jour nous nous promenons à cheval ensemble. Il me raconte les événements auxquels il vient d'être mêlé. La 15^e a son chansonnier qui n'épargne pas le *nième* corps (les *mildicus*), ni le général Machinsky³²⁷ sous le commandement duquel elle a été mise en Champagne. Le général a été dur pour la Division et très chiche de récompenses. Les punitions ont été plus nombreuses que les citations.

«Le Payeur de la Division

«Ayant coupé un rondin

«Ce n'est pas une citation qu'il obtint

«Mais 15 jours de prison.»

La chanson de la 15^e a été interdite après avoir fait pendant deux soirées la joie de Poilus Park.

1916**Au front dans la Meuse – bataille de Verdun –
les Épargnes – la Moselle – l'Oise – la Somme**

[...]

22 janvier – Départ pour Void. Le long séjour à Commercy prend fin. Mme B., qui part pour l'hôpital au moment où je monte à cheval, répond à mon salut d'adieu d'un signe de tête si grave, presque solennel, que je songe au proverbe : partir, c'est mourir un peu. Elle se figure peut-être que je vais mourir tout à fait.

À Void³²⁸, je suis logé chez M. Paris, 1, rue de Strasbourg.

23 – Je cherche le cantonnement de Rendu, sa logeuse est ma foi fort aimable et me traite, sans provocation de ma part, de «grand coquin aux moustaches blondes».

Courte promenade à cheval sur Taux, le long du canal.

Le soir, à la musique, rencontre du commandant de Renty qui me parle de la Russie d'où il vient. Il approuve la vie du tzar à l'armée qui le soustrait aux influences germanophiles de la Cour.

[...]

30 janvier – Je vais le matin à Euville et à Ville-Issey inspecter des vague-mestres. En descendant de cheval, à mon retour, je suis cueilli par le payeur principal du 31^e Corps qui m'attendait pour m'emmener déjeuner à Boucq.

[...]

5 (février) – Départ à midi pour Villette-devant-Saint-Mihiel. [...]

Au point de vue du service, ces deux journées ont été dures, car le problème qui consiste à assurer chaque jour le départ et l'arrivée du courrier de toutes les unités d'une Division en mouvement n'est pas simple à résoudre. Les autos et les cyclistes ont été mis largement à contribution. Mais le programme a été fidèlement exécuté, c'est l'essentiel.

9 février – Je vais à cheval le matin inspecter les vague-mestres du 95^e à Erize-la-Brûlée, ce qui me fait passer sur le terrain des manœuvres de cadres. Tous les officiers que j'y rencontre sont transis de froid. Vent glacial et neigeux. Je ne m'attarde pas sur ces sommets éventés.

[...]

17 – Je vais passer une heure à la manœuvre³²⁹ pour laquelle les généraux Dubail et Roques sont encore venus. Cette fois, ce n'est plus seulement une manœuvre de cadres : la troupe y participe.

Vagues d'assaut; les premières en lignes déployées, les suivantes en files indiennes, avec signaux des premières aux secondes. Froid très vif. Bourrasque de neige.

L'après-midi, le service me laissant des loisirs, je les occupe à lire deux contes de Balzac que m'a prêtés Fouré³³⁰ : *La Grenadière* et *Le Chef-d'œuvre inconnu*. C'est peu de choses que ces récits, mais on sent l'écrivain de race. [...]

23 février – Je vais en auto à Dieue pour chercher le courrier et pour prendre contact avec le payeur principal du 2^e Corps d'Armée auquel nous sommes rattachés. Route très jolie par Benoîte-Vaux à travers des bois où les sapins abondent, heureusement mélangés aux essences forestières. La neige gelée brille au soleil.

À Ancemont, par suite d'une distraction du chauffeur, j'évite de peu le panache dans un trou d'obus fraîchement creusé. Dans la région Ancemont-Dieue, les obus tombent régulièrement toutes les deux minutes mais c'est un tir très dispersé qui se perd le plus souvent dans la vallée inondée. Je penche la tête hors de la voiture pour voir la chute de l'un d'eux. «Là! Dans l'eau!», crie un gamin d'une dizaine d'années. Et il ajoute d'un air désabusé : «c'est la guerre».

À Dieue, pas de courrier et un payeur principal fort agité!



Le tri des colis. Photographie prise en février 1916 à la gare d'Aubigny-en-Artois par Henri de Jouvenel.

Au retour, je double des convois de civils appartenant à des villages évacués par ordre de l'armée. Treize villages dans la région viennent d'être ainsi vidés de leurs habitants. On craint évidemment la progression de l'attaque allemande. La rive droite, surtout de Saint-Mihiel à Verdun, semble particulièrement menacée puisque les ponts sont tous déjà sous le feu de l'artillerie.

24 – Toujours pas de courrier. D'ailleurs tout manque : journaux, tabac ; le pain même a dû être remplacé aujourd'hui par des biscuits. L'ennemi pousse dur à Verdun, qui est à 56 km du chemin de fer depuis que la ligne de Sainte-Menould est coupée. Le ravitaillement par voie de terre de Bar à Verdun reste le seul praticable. Cela fait frémir.

La 31^e brigade et un groupe d'artillerie viennent de nous être enlevés pour aller au nord de Verdun.

26 – Enfin le courrier arrive. Mais là commence la vraie difficulté de ma tâche, une partie de la Division étant à Douaumont tandis que l'autre, restée près de nous, occupe tout contre Saint-Mihiel le secteur des Paroches. Le problème n'est pas spécial à mon service et le haut commandement ne semble pas l'avoir envisagé, à moins que sciemment il l'ait négligé par suite d'une nécessité impérieuse : il est évident qu'une unité dite Division étant dotée d'un certain nombre de services indispensables à ses ravitaillements de toute nature, ces services ne peuvent plus fonctionner lorsque l'unité est détruite par suite de la dispersion des effectifs.

Je pus néanmoins établir avec ceux du nord une liaison en prenant Dieue comme point de contact. Ce fut pendant quelques jours la seule liaison existant entre eux et la Division. Elle me permit de suivre les événements et de tenir mon état-major au courant du sort de nos camarades engagés là-bas.

C'est ainsi que j'ai appris la mort du colonel Thuriot, frappé en chargeant à la tête d'une section, la disparition presque totale du 2^e Bataillon du 85^e, la mort du commandant Bourgeois. Au 95^e, le commandant Compérot était blessé, Ollivier disparu.

L'hécatombe fut courte car on ne pouvait rester longtemps là-bas, sans communication avec l'arrière. Au bout de trois ou quatre jours, les unités en ligne, ou ce qui en restait, étaient rejetées en arrière et d'autres étaient poussées à leur place dans la fournaise avec l'ordre de tenir coûte que coûte, sans autre indication précise. Ce va-et-vient infernal donnait l'impression d'une bousculade éperdue, de l'imminence terrible du danger. On pliait sous la poussée allemande. Qu'allait-il arriver?

[...]

7 mars – Mardi Gras – Revue de masques... contre les gaz asphyxiants.

Une autre revue, plus impressionnante celle-là, est celle du 95^e, retour de Douaumont. Il défile dans le parc devant le général. Les hommes sont

graves plus encore que fiers tandis que, de sa voix forte, le colonel de B.³³¹ salue de quelques paroles émues le drapeau couvert de gloire. La 31^e brigade a été citée à l'ordre de l'Armée pour avoir par sa ténacité «arrêté l'offensive ennemie». Le 95^e en particulier s'est trouvé engagé par surprise, avant de se savoir en contact avec l'ennemi. Ceux qu'il croyait devant lui avaient disparu.
[...]

17 mars – Je termine la lecture de *L'Avant-guerre* de Daudet³³². C'est carrément ennuyeux. Il y a certainement dans les allégations de l'auteur une bonne part de vérité. Mais c'est si mal documenté et si ridiculement déformé que cela perd toute valeur. En somme, c'est du mauvais journalisme.

19 – Départ pour Récourt³³³ par une matinée printanière.
[...]

20 avril – [...] Déjeuner avec le colonel de B. qui s'apprête à monter le soir aux Éparges³³⁴ pour y relever le 13^e. La succession est peu enviable, tant en raison de l'endroit qu'à cause des événements récents qui peuvent se reproduire. Le colonel considère les Éparges comme le point le plus infernal du front ou peu s'en faut. L'abandon volontaire de la région de Fresnes³³⁵ à la fin de février a rendu la position plus critique encore puisqu'on y est ainsi vu de tous côtés et pris d'enfilade. Aussi le ravitaillement ne peut-il s'y faire qu'une fois par 24 heures et de nuit. La soupe y arrive froide et en petite quantité! (C'est le triomphe des paquets de la poste qui constituent la partie la plus sûre du ravitaillement.) Le terrain est une glaise vaseuse dans laquelle on enfonce presque indéfiniment et jusqu'à enlèvement. Des glissements s'y produisent sans cesse, rétrécissant et bouchant les boyaux. Les abris sont des sapes humides où l'eau suinte sans cesse. 30 000 cadavres depuis le début de la guerre sont là sans sépulture. D'où le nom de ravin de la mort.

Quant au point X, point de la crête aux mains des Allemands, il est admirablement nommé car personne ne sait au juste où il est. On en connaît la région mais non la situation exacte.

21 avril – Vendredi Saint – Je retourne au camp de Sommedieu n'ayant pu voir la veille le commandant L. Je le trouve par ce matin de pluie dans les baraques du ravin où il est au repos avec son bataillon. C'est le bataillon qui a été attaqué il y a deux jours aux Éparges. Le commandant a l'air fatigué : il est amaigri et jauni comme tous ceux qui reviennent de là. Nous parlons tout naturellement des événements auxquels il vient d'être mêlé et dont le communiqué d'abord, puis les journaux, ont ridiculement grossi l'importance... et le succès. C'est jeu égal tout au plus comme pertes, tout le terrain ayant d'ailleurs été conservé.

23 avril – Pâques – Promenade à cheval en forêt de Souilly par un rayon de soleil, le premier depuis bien longtemps. Dans le taillis la verdure pointe au bout des branches. Les hêtres ont des pousses brunes d'une tonalité automnale. Les merisiers sont en fleur, ainsi que les épines. Les oiseaux chantent; les insectes commencent à bourdonner : c'est le printemps. Quelle ironie!

Grâce à un sergent-major ecclésiastique d'une Division voisine, nous avons eu à Récourt quelques rudiments d'office pendant les jours saints.

25 avril – La nuit dernière, zim! boum! Bombardement de Récourt. Après avoir consulté l'heure (3 h 40), je prends le parti paresseux de rester au lit, faute d'abri à proximité.

– «Avez-vous peur, Mme Geoffroy?», criai-je à la vieille qui se remuait dans la pièce voisine.

– «Je me sauve!»

– «Où allez-vous? Vous faire tuer?»

Elle entra dans ma chambre et parut surprise de me trouver couché. Cette attitude donnait évidemment du poids à mes conseils de calme. Elle renonça à fuir et il ne lui arriva rien de fâcheux.

Dans la rue, trois fantassins étaient tués, deux autres blessés, le brave Audebert, du 29^e, renversé et simplement contusionné.

Pendant les 24 heures qui suivirent, une demi-douzaine d'obus accentuèrent la panique de la nuit. Récourt se vida... un peu vite.

26 avril – La Division informée de notre cas se prononce pour l'évacuation de Récourt. Nous allons vivre dans les bois. Je vais reconnaître un emplacement dans le bois de Pontoux où je fais commencer des installations hâtives de village nègre.

Le 27 au soir – J'arrive dans mon campement sauvage.

Ma cagna faite en claies recouvertes de terre a 2,50 m de long sur 1,50 m de large et environ 1,50 m de haut. Il faut s'y tenir assis ou couché. Je choisis immédiatement la seconde solution.

Plus de rats. Cela paraît bon.

30 avril – Journée chargée de fin de mois, compliquée par les travaux matériels d'aménagement de notre bivouac et par les plis échangés avec la Division en vue de l'organisation d'un service de liaison permanent avec le PC. À cet égard j'obtiens un succès d'estime : ce sont mes propositions personnelles qui sont adoptées par le général.

6 mai – Le cyclone d'hier a enlevé toutes nos saucisses, les poussant sur les lignes ennemies. Un des aéroliers a pu descendre en parachute à Sommedieu. Les Allemands, prévenus de l'arrivée du cyclone, avaient fait descendre tous leurs appareils.

11 et 12 – Permission de 48 heures pour la première communion d'Antoinette. Instants trop courts au milieu d'une existence trop troublée.

16 mai – Changement de forêt : nous quittons le bois de Pontoux pour le bois de Villers. Nouvelle installation précipitée sans le matériel nécessaire. Nouveau surmenage du personnel par un temps épouvantable. Motif : le bois de Pontoux est situé dans la zone réservée au 14^e Corps. Conclusion : quand on n'est pas pris à partie par les Allemands, on l'est par les Corps d'Armée voisins.
[...]

25 mai³³⁶ – Parmi les livres que je lis (on lit beaucoup dans un ravin) et qui généralement sont sans valeur, un pourtant me frappe : *Le Voyage du centurion* de Psichari. Talent, originalité et mysticisme. Et puis il y a quelque chose de commun entre la vie de Maxence au désert et notre existence sauvage dans un coin de forêt perdu. Cette solitude a son charme, de poésie et de rêverie. Elle est cruelle aussi car elle laisse trop le temps de penser, de se souvenir de tous ceux qu'on a laissés ou perdus, de sonder un avenir sombre. La monotonie des jours sans fin et des heures toutes pareilles finit par serrer la gorge. Le tête-à-tête avec soi-même est trop long. Il faut sans cesse chasser le songe triste qui vient à grands coups d'aile battre au carreau.

30 mai – Déjeuner mensuel de fondation au PC Toulon pour le rite monotone de la solde. Le PC s'est agrandi récemment. La nouvelle salle à manger est vaste et bien éclairée. Bouquets de fleurs sauvages sur la table. Conversation animée où défilent les mille riens du jour : avance de l'heure légale ; mort de Mme Dieulafoye, etc. On se croirait à un rendez-vous de chasse, ou dans un hôtel en Suisse.

Au retour notre camp de Tamaris paraît plus morne encore.

1^{er} juin – L'auto que j'avais envoyée à Bar-le-Duc est revenue criblée d'éclats de bombes et le chauffeur n'a échappé à la mort que par miracle. C'est un comble³³⁷!

16 juin – Retour de permission. Notre existence est à ce point désaxée qu'on a un peu l'impression de rentrer chez soi après un voyage.

18 juin – J'ai à déjeuner le lieutenant Péricard, l'écrivain des *Annales*, journaliste ayant vécu glorieusement les épisodes qu'il raconte. Combien pourraient le dire ? Il donne la version suivante de la perte du fort de Douaumont à la fin de février : le fort était vide, les canons et la garnison en avaient été retirés : mystère ! La patrouille du 95^e qui fut envoyée le reconnaître n'y trouva que deux fûts de vin, remplis. Puis, comme elle rapportait ce renseignement, on vit des zouaves s'approcher du fort. N'étaient-ce pas des Allemands déguisés ? L'ordre fut donné de tirer sur eux. Leurs gestes d'indignation firent cesser

le feu. Un adjudant, pour s'assurer de leur identité, s'avança vers eux et fut accueilli par un jargon et des menaces qui ne lui laissèrent pas de doute sur la nationalité des prétendus zouaves. Quand il apporta le renseignement, il était trop tard : le fort était occupé par l'ennemi.

19 juin – Déjeuner à Rambluzin avec L. de Fouchier³³⁸, payeur du 14^e Corps d'Armée auquel nous sommes rattachés depuis quelques jours. En revenant par Benoîte-Vaux où Rendu, Goursolle et Bonnaut sont évacués pour angine, je me suis heurté à un raid de 28 *Taubes* dont les bombes étaient de bonne qualité.

Au-dessus du calvaire, deux petites filles blotties sous un sapin pleuraient éperdument et mes efforts pour les rassurer furent vains. Puis subitement, les *Taubes* passés, les frimousses se redressèrent et sourirent. Un petit garçon passait à ce moment. «Je parie que tu as eu peur, toi!», lui crièrent-elles d'un air dédaigneux.

En revenant j'ai appris qu'il y avait eu quelques victimes à Rambluzin et surtout à Souilly où le commandant de l'escadrille aurait été tué à terre.

À 9 heures du soir, je donne lecture aux hommes bivouaqués au camp de Tamaris de l'ordre du jour de Joffre. Un de plus!

21 juin – Pendant notre déjeuner, combat d'avions qui se termine par la chute verticale de l'allemand.

22 juin – Même combat d'avions et même issue en présence de L. de Fouchier venu déjeuner avec nous.

24 juin – Enfin la Division va être relevée et notre solitude de Tamaris va prendre fin.

[...]

12 juillet – Le repos n'a pas été long et il est suivi de Verdun³³⁹. À 10 heures, j'arrive en auto à Haudainville que je suis agréablement surpris de trouver aussi bien conservé. Quelques maisons sont trouées, presque toutes ont reçu des éclats, mais dans son ensemble le village tient crânement debout.

Mais quelle saleté et quel délabrement dans le cantonnement de passage où les Divisions se succèdent tous les 10 ou 15 jours et où les régiments séjournent un jour avant de monter en ligne ou en en revenant! Tout est pillé, souillé, puant. Je fais rapidement et sommairement nettoyer la maison affectée à mon service et à moi-même et je m'installe dans une chambre qui a dû être gentille autrefois. Quelques éclats d'obus ont moucheté le plafond et les murs où pendent encore quelques images encadrées, quelques photographies de famille et deux têtes de brocards dont le poil a disparu. Les carreaux de la fenêtre n'existent plus mais des rideaux de vitrage à ramages prétentieux dissimulent assez bien cette lacune.

Le 13^e est là et mon ami Rendu vient me trouver. Il monte en ligne le soir même [...].

Le soir, visite de Bouchié de Belle³⁴⁰ qui est à Sommedieue où sa Division a remplacé la mienne.

13 juillet – Je vais à Dugny recevoir le courrier et prendre contact avec le payeur principal du 6^e Corps d'Armée de qui nous dépendons. Quelques obus sur le fort qui domine la gare accompagnent le transbordement des dépêches. Retour par la Falouze en longeant les cavernes où cantonnent les hommes des trains régimentaires.

14 juillet – Quel contraste avec notre solitude de Tamaris. Ici c'est la cohue, des régiments arrivent ou partent toujours : hommes de toute couleur parmi lesquels des nègres en particulier me font pitié avec leurs bons yeux de chien fidèle. Quelle leçon de civilisation nous leur donnons! La question de l'un d'eux à Villette-devant-Saint-Mihiel me revient à l'esprit : «où c'est, la mort?» Oui, cette fois la mort n'est pas loin.



*Canon français de 340
le long du canal de
Dieue (Meuse) en 1916
(photographie de Louis
de Fouchier).*



« Saucisse » à Dieue
en 1916 (photographie
de Louis de Fouchier).

19 juillet – Je vais à cheval à Belrupt voir Rendu qui y est au repos entre deux périodes de ligne au secteur de Tavannes. Sa compagnie a peu souffert bien que Bonnaut, son lieutenant, ait été tué (par un obus de 155). Mais il redoute la relève particulièrement délicate par suite de l'insuffisance des boyaux, du flou de la ligne à beaucoup d'endroits et surtout des barrages perpétuels des deux artilleries.

L'artillerie allemande, affirme-t-il, tire autant sur son infanterie que sur la nôtre. Cela semble le consoler un peu.

Au retour, un obus me dépasse sans m'en demander l'autorisation, à destination d'Haudainville. Début d'un petit tir d'empoisonnement qui dura jusqu'à 10 heures du soir.

20 juillet – Que de tristesse chaque jour à voir la liste funèbre s'allonger de noms amis. Outre Bonnaut, Damas³⁴¹ a été tué, Germain blessé et ce soir on nous amène le corps du pauvre petit Marilhacy³⁴² tué par un éclat d'obus

au moment où il sortait de son abri. Je conduis le corps à l'église avec Foy et Dumet puis, sur un scrupule de Foy, j'y retourne avec lui et nous faisons lever le couvercle de la bière pour nous assurer que les camarades lui ont bien fermé les yeux.

L'année dernière à pareille époque nous accompagnions au cimetière de Commercy le corps de son père, tué au plateau de Liouville.

[...]

22 juillet – Mon payeur adjoint est relevé sur ma demande, en raison de son âge, de ses cheveux gris et de son état de fatigue générale. Il a la larme à l'œil en partant, bien que content. Je conserverai de lui le souvenir d'un excellent homme.

Son successeur, Lévêque, paraît surpris de ne pas voir de civils; c'est la première fois qu'il se trouve en pays évacué. Il est vrai qu'on s'y sent un peu au bout du monde.

23 juillet – La chaleur est accablante et la circulation au dehors peu facile. Je me consacre à la confection de tables alphabétiques des circulaires réglementant mon service : c'est peu intéressant mais utile.

24 juillet – Je vais à cheval à Landrécourt enterrer le pauvre grand Germain qui n'a pas survécu à ses blessures. Encore un! Heureusement la relève approche.

29 juillet – Journée passée à Bar-le-Duc pour y prendre des fonds. À mon retour à Haudainville, j'apprends que la journée y a été désagréable par suite d'obus espacés dont l'un a tué huit hommes du 95^e et blessé trois autres alors qu'ils étaient attablés pour souper; mais mon attention était ailleurs car on venait de me remettre une lettre alarmante m'apprenant que mon beau-frère était grièvement blessé. Encore cela, mon Dieu!

La nuit, encore quelques obus; mais qu'est-ce que cette vague menace pour moi à côté de l'affreuse réalité que je pressens pour Jacques et pour ma pauvre sœur³⁴³!

30 juillet – La relève se termine³⁴⁴. La Division n'a perdu que 1 200 hommes en 15 jours, ce qui est, paraît-il, un record.

31 juillet – Départ de grand matin pour Chaumont-sur-Aire. Je fais la route à cheval par Dugny, Senoncourt, Heippes, Issoncourt. En arrivant à Chaumont, je trouve la confirmation de la nouvelle fatale à laquelle je m'attendais : Jacques avait été tué le 20 à Estrées³⁴⁵.

Le chef d'état-major informé de ce deuil me propose quelques jours de permission.

Je pars le **4 août**.

Retour le 8 – Ma Division³⁴⁶ a repris le secteur Haudincourt – Épargnes. Personnellement je suis cantonné à Sommedieue.

10 août – Je monte à cheval au PC Toulon par la belle route de forêt que j'ai suivie si souvent pendant les trois mois et demi où la Division a tenu le secteur et je retrouve avec plaisir le PC où je n'étais pas venu depuis fin juin. La Division qui l'a occupé depuis l'a d'ailleurs agrémenté et amélioré. Là, une fâcheuse nouvelle m'attendait : notre général est limogé³⁴⁷. La raison qu'on me donne est telle qu'on ne peut se défendre d'un sentiment d'écœurement et cette mesure paraît d'une iniquité révoltante. C'est de plus inquiétant, au point de vue général, de voir avec quelle légèreté sont distribuées les récompenses et les sanctions. La guerre n'a rien changé à l'arrière : on n'hésite pas à sacrifier un chef de mérite pour sauver son voisin mieux patronné. Celui-ci en l'espèce devrait être aux Invalides. C'est de lui qu'une femme d'esprit, infirmière-major d'un hôpital que je visitais précisément il y a quelques jours, me disait : «Est-ce vrai qu'à condition d'être assis, il n'est pas trop bête?»

11 août – Dîner d'adieu au PC Toulon. Le général part demain. Nous sommes quatorze, lui compris, dans la salle à manger en planches nouvellement aménagée. On cause peu ; le général est très ému et tout le monde l'est plus ou moins. C'est une page qui se tourne dans l'histoire de la Division dont il était non seulement le chef mais aussi un peu le père. Au dessert, le général se lève et prononce quelques paroles d'adieu nous adjurant de garder notre confiance et de continuer à faire tous notre devoir. Nous l'écoutons debout, religieusement. Un long silence pesant succède à ses derniers mots. Personne ne lui répond, par ordre. Une balle de shrapnel vient mourir en roulant sur la toiture comme une menace spirituelle et perfide. Dehors la nuit était tombée sur la forêt où s'espaciaient les derniers coups de canon, tandis que, plus au nord, sur Verdun continuait le roulement habituel du combat d'artillerie.

14 août – Le colonel Lequime me conduit de grand matin à la batterie Gouvy (155 court) à l'angle de la tranchée de Calonne et de la route de Mesnil-sous-les-Côtes, non loin de la maison du cantonnier. Gouvy n'a pas changé. Pense-t-il de même de moi? Nous bavardons deux heures. Une heure par année de guerre, ce n'est pas trop.

15 août – La troisième Assomption que je passe à la guerre : la première, à Fontenoy-la-Joûte, dans les Vosges, la deuxième à Commercy : ce jour-là, il y a un an, je suis allé dîner à Jouy-sous-les-Côtes, dans la Woëvre, avec le payeur Mieille ; la troisième ici, dans cet étroit vallon entouré de collines abruptes, couronnées de pins. L'église a reçu dernièrement la visite d'un obus indiscret qui a pénétré par un vitrail et fait sauter quelques stalles, mais aucun dégât sérieux.

Après la messe, je gagne les Douzains par la tranchée de Fresne et le chemin de doublement de la Calonne. Tournée aux cuisines de l'infanterie dans le but de m'assurer que les cuistots ne font pas des conserves des sacs de la poste, dont la rentrée accuse un déficit depuis quelque temps. Visite au commandant Noir, roi de ces parages.

Le secteur est décidément devenu très calme. La Somme et Verdun absorbent toute l'activité militaire.

16 août – Je suis convoqué à 16 h 30 au PC Toulon pour me présenter au général Le Gallais qui vient de prendre le commandement de la Division. Entrevue courte et forcément banale. Je réserve mon opinion.

19 août – La Roumanie marchera-t-elle? Je lis dans *L'Écho de Paris* un article d'Herbette³⁴⁸ tendant à le faire croire et donnant les raisons historiques de l'inimitié des Roumains, d'origine latine, contre les Magyars et les Habsbourg.

Et une fois de plus je suis frappé de l'étonnante leçon d'histoire qu'est cette guerre. C'est dans les souvenirs du passé aussi bien que dans les intérêts présents qu'il faut chercher les causes du groupement dans les deux camps. Et dans un même camp, les alliés d'aujourd'hui n'oublient pas les inimitiés de la veille : l'impassibilité de l'Italie devant le désastre serbe ne remonte-t-elle pas aux époques troubles de leur rivalité sur l'Adriatique? C'est toute l'histoire de l'Europe qui remonte à la surface; c'est tout son avenir qui est en jeu : rancunes et convoitises se ruent à cette mêlée infernale d'où il semble bien que ni les unes ni les autres ne sortiront complètement satisfaites.

21 août – Anniversaire de mon deuil³⁴⁹. J'assiste à une messe dite à mes intentions à 7 heures par l'aumônier Pirot.

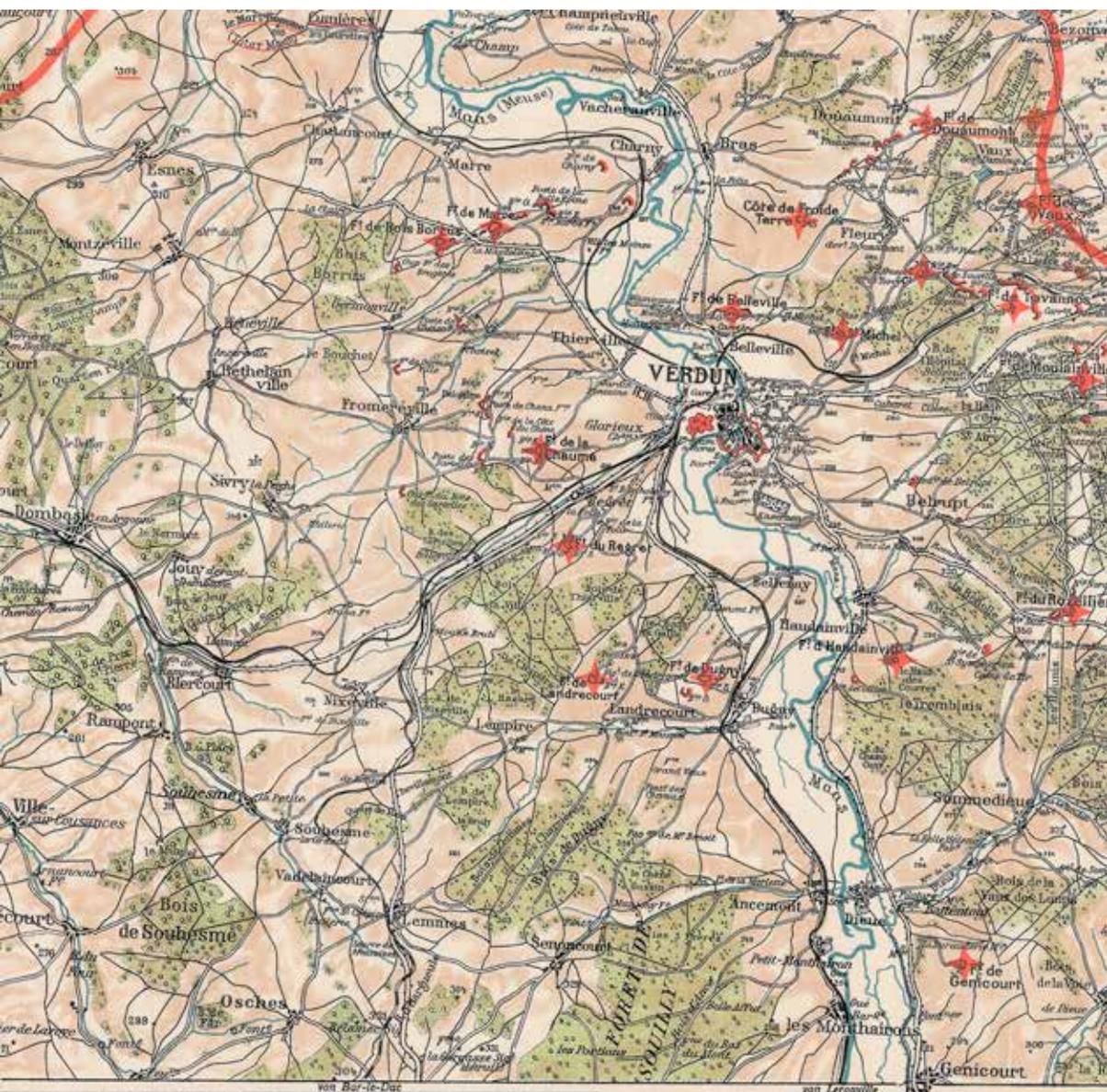
Encore une mine aux Épargnes, d'une puissance explosion évaluée à 30000 kg de cheddite. Elle n'a heureusement fait que trois victimes. 1000000 F dépensés pour tuer trois bonshommes, cela remet cher le bonhomme!

23 août – Guigne dans mon personnel : remplacements, évacuations. En outre je suis obligé d'aller presque tous les jours à Dieue pour veiller aux intérêts de L. de Fouchier, payeur principal du 14^e Corps d'Armée, indisponible pour trois semaines par suite d'une chute. La fin de mois en navette s'annonce mal. Ce sera de la comptabilité en partie double!

25 août – Saint Louis, roi de France. Mais il n'y a plus d'anniversaire; il n'y a que des jours tous pareils, sans fête, sans repos et sans fin.

27 août – Terminé ma table analytique des notes et circulaires réglementant le service.

28 août – La Roumanie marche et l'Italie déclare la guerre à l'Allemagne.



Maßstab 1:105000

1000 0 1000 5000m 10km

1 cm auf der Karte = 1050 m in der Natur

 mutmaßlicher Frontverlauf

A. g. XIII.

Zone de Verdun.

29 août – Nous sommes avisés que nous aurons probablement à subir un tir de représailles à 17 h 30. Toutes les dispositions étant prises, le tir naturellement ne se produit pas.

30 août – Déjeuner de fin de mois au PC Toulon, comme sous l'Ancien Régime.

3 septembre – Très juste, l'article de Charles Humbert sur le fléau de la paperasserie dont les ravages vont en s'aggravant, jusque sur le front. Mais ce que l'article ne dit pas, c'est la cause du mal. Ce mal n'est pas une déformation inexplicable de l'esprit humain; il a une cause profonde : ses racines plongent dans le cœur même de l'homme. C'est un mal de la volonté ou mieux du caractère. Le papier qu'on rédige, c'est la garantie qu'on prend contre la responsabilité. C'est la preuve écrite que la question envisagée n'a pas échappé à l'attention du chef. Le papier peut rendre l'exécution difficile et la vie odieuse au subordonné. Mais le chef est couvert... sans se déranger. Moins un chef a de caractère et plus il envoie de papiers. Psychologie vécue! [...]

11 septembre – Nouveau changement de payeur adjoint. M. Delage remplace M. Lévêque qui va faire fonctions de payeur particulier dans une autre Division. Le PC Toulon, où je dus me rendre à cette occasion, n'est plus l'asile tranquille de jadis, dans le calme de la nature. L'atmosphère qui y règne est nerveuse. Le changement de main est dur pour les camarades de l'état-major. Chacun m'en dit un mot et tous sont d'accord sur un point : c'est que la vie n'est plus tenable.

Nuit du 12 au 13 – Un planton m'apporte un ordre secret qui est le prélude d'une relève. Cette fois, c'est pour de bon. Nous allons quitter la région de Verdun où nous sommes depuis le 21 février.

18 septembre – Trajet de Sommedieu à Ligny-en-Barrois³⁵⁰, en automobile.

18 au 21 – Ligny-en-Barrois – Adieu à la 2^e Armée et à Bar-le-Duc.

21 septembre – Je fais en auto avec Delage le trajet de Ligny à Flavigny-sur-Moselle. À Toul, arrêt pour voir la ville et saluer le payeur général Expert, fraîchement décoré de la rosette. Nouvel arrêt à Nancy, déjeuner chez Walter. Nous voyons à l'hôtel de ville un obus de 380, tombé le 13 août dernier sans éclater, et qui est devenu objet de musée comme couronnement de carrière. À Saint-Nicolas-du-Port, nous prenons contact avec le DAL (détachement d'armée de Lorraine) et le payeur général Andrieue. Arrivée à Flavigny vers 3 heures. Je suis logé chez M. Nicolas, avocat à Nancy, sur les bords de la Moselle. La Moselle me rappelle le début de la campagne, Châtel, l'enthousiasme du départ pour un rêve glorieux et rapide. Tout cela remonte à plus

de deux ans et le rêve est en lambeaux. Il ne reste que l'enchantement de la nature, l'exquise vallée encadrée de collines boisées et le cours rapide de la Moselle transparente qui ronge ses rives et découpe dans son lit des îles de grève et de verdure.

24 septembre – Je vais à Bayon, quartier général du 8^e Corps d'Armée enfin reconstitué sous le commandement du général Hély d'Oissel. Le chef d'état-major, le colonel Chauvet, m'accueille avec sa cordialité d'autrefois. Le payeur principal du Corps d'Armée est mon collègue Vaudoayer³⁵¹.

Puis je gagne le Petit-Bois par une ruelle que je n'ai pas oubliée. La gardienne de la propriété à qui je me présente comme un ami de la famille me laisse pénétrer dans le jardin. Souvenirs d'il y a 20 ans! L'endroit est toujours aussi joli mais on sent qu'il a été délaissé comme une femme adulée qui a cessé de plaire. Le décor est fané et la scène est vide. Relents du passé, captivants et tristes, votre puissance est faite de notre faiblesse.

6 octobre – Je vais à Ceintrey où est notre dépôt de remonte mobile pour y prendre un cheval en remplacement de Taux complètement usé. Ceintrey me rappelle *La Colline inspirée*. La colline est d'ailleurs proche et domine toute la région, comme une forteresse puissante un peu mystérieuse. L'endroit a été bien choisi par Barrès comme cadre à son étrange récit.

Les chevaux sont rares. Je me décide pour Ondine, jument alezane un peu usagée mais brillante, avec une silhouette de hunter léger.

8 octobre – Déjeuner avec Vaudoayer à Saint-Nicolas-du-Port chez le payeur général qui a La Maisonneuve³⁵² comme payeur principal. Visite de la basilique qui est du beau gothique. La nef a la déviation symbolique rappelant que, sur la croix, la tête de Notre Seigneur s'est inclinée à gauche.

Nous achevons la journée à Nancy.

14 au 18 octobre – Tournées pour l'emprunt, à cheval ou en automobile dans tous les cantonnements de la Division³⁵³ depuis Roville-devant-Bayon jusqu'à Azelot et Lupcourt. Toute la vallée est exquise. Brumes matinales sur les prés; dans les bois, premiers parfums d'automne.

Peu de souscriptions; beaucoup de bons déjeuners.

24 octobre – Le ravitaillement en fonds me ramène encore à Nancy. Visite du tombeau des ducs de Lorraine; 84 d'entre eux dorment là, y compris l'avant-dernier, le dernier autrichien. Le tombeau, propriété des empereurs d'Autriche, reçut un mois avant la guerre la visite de la victime de Sarajevo! Le dernier sommeil, en terre française, des descendants d'une monarchie ennemie actuellement en guerre avec la France me fait rêver à l'inconstance des choses humaines, à l'arbitraire qui semble dominer certaines destinées. Vaudoayer qui m'accompagne me ramène doucement à la réalité en murmurant entre ses dents : «Bande de cochons!» Nous continuons notre promenade par

les rues centrales, tandis que les boutiques s'allument et que les brasseries se remplissent. La ville est animée; les femmes ne sont pas timides.

26 au 28 – Nouvelles tournées pour l'emprunt, tantôt à cheval, tantôt en auto. Si l'emprunt ne réussit pas, ce ne sera pas de ma faute.

31 octobre – Départ en permission.

16 novembre – Rencontré à Bayon, où le payeur principal m'a appelé pour une affaire de service à régler, le nouveau payeur de la 15^e Division d'infanterie (le précédent a été limogé comme un vulgaire général). Ce payeur n'est autre que l'ancien payeur adjoint de Desclaux. En le poussant dans ses derniers retranchements, je parvins à m'éclairer sur le compte de son ancien patron dont le cas m'avait toujours laissé rêveur. Il avait à son actif quelques «erreurs» de caisse et Mme B. recevait tous les jours le bulletin de renseignements.

19 novembre – Conférence du général Le Gallais, retour d'Amiens, sur les renseignements à recueillir des événements de la Somme.

[...]

26 novembre – Bridge avec le général. Plaisir austère.

27 novembre – Bridge encore avec le général. Heureusement nous allons partir pour la Somme.

29 novembre – À 3 heures du matin, débarquement dans l'Oise à Crève-cœur³⁵⁴, après un voyage glacial. Le bridge avec le général pendant le trajet n'a pas suffi à réchauffer les esprits et les cœurs. Le billet de logement du général le conduit à une porte close contre laquelle il se livre, sans tenir compte de l'heure ni du sommeil des habitants, à une préparation d'artillerie en règle.

5 décembre – Je vais à Moreuil où est installée la DES (direction des étapes et des services) de la 10^e Armée. J'y trouve Berthois³⁵⁵ faisant fonction de payeur général. Il est toujours le charmant camarade et le travailleur infatigable que j'ai connu mais il a laissé pousser sa barbe qui ne l'avantage pas.

6 – Beauvais.

[...]

20 décembre – Je conduis Piétry à Proyart³⁵⁶ où nous ne tarderons sans doute pas à aller tous, puisque les troupes de la Division sont engagées dans ce secteur. Après avoir déjeuné avec Gourdon, je vais à Herleville chercher la tombe de mon pauvre beau-frère parmi les trous et les décombres. Recherches vaines. Aspect de dévastation totale et de désolation.

23 décembre – Départ pour Proyart.

24 décembre – Veillée de Noël. Messe de Minuit avec le 51^e Régiment d'infanterie, mon ancien régiment³⁵⁷. Dans l'église – où il pleut quelque peu par endroits – a été apporté en juillet dernier le Christ de Foucaucourt «trouvé intact et debout malgré le choc des obus et l'incendie, au milieu des ruines de l'église». Réveillon.

26 décembre – Amiens. Garnison anglaise.

27 décembre – Foucaucourt et PC Gabrielle où est le général. Pourquoi ce nom de femme? Sans doute à cause de la proximité d'Estrées.

28 décembre – Le 13^e vient d'arriver à Proyart. Je vais avec Rendu chercher de nouveau la tombe de Jacques que nous trouvons enfin au camp des chasseurs. Cimetière improvisé au bord du chemin dans une plaine nue et triste comme tout ce pays monotone. C'est si misérable, cette motte de terre surmontée d'une croix qui penche, que je souhaite presque, en photographiant l'endroit pour ma sœur, que le brouillard masque l'image. En notre absence, Proyart a été violemment bombardé : 13 tués, une dizaine de blessés, quatre voitures automobiles de l'ambulance américaine écrasées, chevaux tués, moutons, etc. charmant pays! Et la boue coule toujours...

30 – Départ pour Bayonvillers³⁵⁸.

1917

Au front dans la Meuse – bataille des Monts de Champagne – Marne – Haute-Marne – les mutineries – affectation comme payeur du 17^e Corps d'Armée

4 janvier 1917 – La Division doit partir demain pour aller au repos loin en arrière aux confins de la Normandie. La raison de ce mouvement semble être la réorganisation³⁵⁹ du Corps d'Armée à trois Divisions, celles-ci ne devant comprendre que trois régiments d'infanterie : d'où remaniement des unités constituées qui nécessite le retrait du front.

Pensant ne pas revenir dans cette région, je retourne à cheval au camp des chasseurs suivi d'un cycliste porteur d'une croix de perles que j'ai pu me procurer pour la tombe de Jacques.

5 janvier – Départ pour Fouilloy³⁶⁰, commune de l'Oise limitrophe de la Somme et de la Seine-Inférieure. Maisons propres aux bois apparents, houx aux fruits rouges. On se sent loin du front.

Mon bureau n'est pas ce qu'il y a de mieux dans le pays. Il est si peu spacieux qu'un de mes adjoints placarde sur le mur l'affiche suivante : « En raison de l'exiguïté du bureau, MM. les fumeurs sont priés d'avaler la fumée! »



Mortiers allemands saisis près de Soissons en octobre 1917 (photographie de Louis de Fouchier).

Le château du Vallalet qui devait être l'asile de l'état-major est solidement occupé par des Anglais qui semblent peu désireux de partager avec d'autres l'hospitalité de la comtesse de Rainvillers.

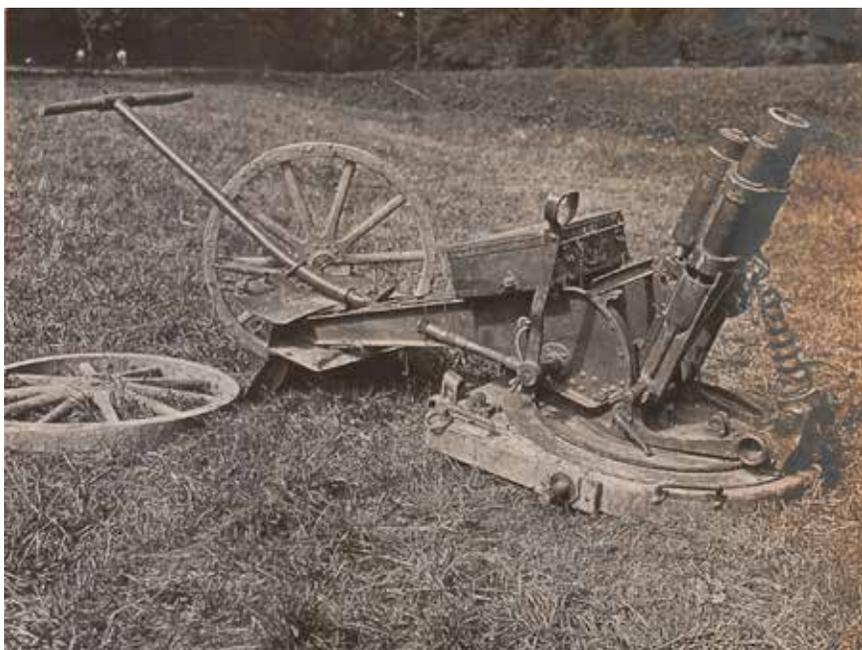
10 janvier – Le Tréport. Trois heures à la mer. Grande animation, malgré la saison, en raison de la guerre et de l'armée anglaise. Toutes les boutiques du port sont ouvertes. Sans la neige, on aurait presque envie de prendre un bain. Je vais reconnaître à Mers la villa que mes enfants ont habitée cet été.

15 – Déjeuner à Amiens avec Vaudoyer.
[...]

21 – À 15 h 10, débarquement à Sainte-Menehould. Quel changement depuis septembre 1914! La ville, à cette époque déserte et pillée, a repris son animation normale [...]

23 janvier – Reconnaissance faite à Florent, notre QG de demain. Petit village aux maisons de bois dans une clairière de la forêt d'Argonne. C'est la grande nature, d'un pittoresque achevé, avec la parure brillante de la neige toute récente. Contraste avec la Somme désolée.

Par un heureux hasard, ce village est un cantonnement excellent et confortable. Éclairage électrique; bois à discrétion pour se chauffer; pas trace d'obus malgré la proximité des lignes. La population civile y est restée en grande partie.



Minenwerfer (équivalent du crapouillot français) saisi en 1917 (photographie de Louis de Fouchier).

29 – Le chauffeur du général est tué. Le général et Fouré qui l'accompagnait s'en tirent avec de simples égratignures.

30 – Il fait de plus en plus froid et il gèle dans les maisons presque aussi fort que dehors.

[...]

3 février – On nous communique une note secrète relatant l'attaque allemande par les gaz du 31 janvier sur la gauche de la 4^e Armée (nous sommes à l'extrême droite) : 1 500 cas d'intoxication sur lesquels 200 morts. Un officier souleva son masque un instant pour donner un ordre et tomba foudroyé. Des cas d'empoisonnement se sont produits dans les cantonnements jusqu'à 15 km en arrière des lignes. Conclusion : redoublement des mesures de précaution, port des masques, etc.

7 février – Les huit soldats du 95^e qui viennent d'être victimes d'une explosion de mine sont cités à l'ordre de la Division pour être restés à leur poste bien que prévenus par les Allemands qu'ils allaient sauter.

Le commandement semble dans la circonstance avoir été moins prudent que les Allemands.

[...]

14 février – Ravitaillement en fonds à Châlons-sur-Marne que je n'ai pas vu depuis la guerre. Déjeuner avec le payeur général Mairet.

15 février – Toujours des gaz à gauche et même quelques-uns dans le secteur. Le brave Mignard a été obligé de mettre son masque en allant chercher le courrier!

16 février – Inspection des vagemestres du 85^e à Moiremont. M. Millet, officier de détails, me fait les honneurs de son bureau récemment éventré par un obus qui a tué son chien.

Le soir un *Taube* survole Florent et jette deux bombes. Quelques blessés.

17 – Départ en permission

Retour le 26

[...]

13 mars – Je vais à Sainte-Menehould voir Rendu blessé et enterrer Renaud, du 13^e.

14 – On rappelle tout le monde à l'intérieur. Veut-on continuer la guerre, oui ou non? Cela sent la fin de saison.

À 19 heures, pendant que nous dînons, alerte au gaz.

15 – Les Russes vont-ils lâcher?

16 – Le tzar a abdiqué. C'est grave pour nous : je ne crois pas aux bienfaits des révolutions; celle-ci comme les autres aura plus tard ses chantres, de parti pris, d'ignorance ou de méchanceté, pour célébrer ses bienfaits en termes convenus. Mais comme les autres aussi, elle ne sera pour ceux qui la vivent qu'une grossière et immonde pochade, maculée de sang. La guerre fratricide plus détestable encore que la guerre étrangère.

Je doute que Guillaume s'en réjouisse. Serait-ce la relève des empereurs? Le dénouement approche. C'est un peu angoissant.

17 mars – Les Allemands retraitent! Au revoir et merci.

20 mars – Tournée aux tranchées avec le commandant Noir. Visite des sapes du génie et de l'élégant PC Condé.

«Fend l'air», le vagemestre, l'homme à tout faire de la Compagnie 8/52, tient à me montrer le ravin que sa compagnie a pour mission de défendre en cas d'attaque. Après quelques centaines de mètres en boyau, je monte à une échelle d'observation. Le soir tombait. Rien ne bougeait; silence et solitude d'une région maudite.

Au retour nous sommes soudain illuminés dans notre voiture par un projecteur allemand en raison sans doute du bruit provenant du moteur, et discrètement une mitrailleuse entre en action au moment où nous nous enfonçons dans la forêt.

[...]

27 – Terminé *La Chanoinesse* de Theuriet³⁶¹ dont tout l'intérêt est dans la connaissance des lieux où se déroule le récit et jusqu'à un certain point dans l'analogie des circonstances puisque nous traversons, comme dans la période révolutionnaire, une époque troublée de grands bouleversements nationaux et qu'on ne sait si on reverra ceux qu'on aime et qu'on a laissés.

Quant aux lieux, on les retrouve au bout de 125 ans tels que l'auteur les a décrits. J'habitais à Florent une maison toute voisine de celle du Jérémie; la Chalade, le Claon, les Islettes ont conservé la saveur pittoresque du récit. Quant à la forêt de Souilly où s'est cachée la Chanoinesse, combien de fois l'ai-je traversée en 1916 : certainement j'aurais trouvé la Chanoinesse si elle y était encore.

Ici même, mon bureau est installé à quelques mètres de la maison de poste, actuellement gendarmerie, où Louis XVI, en fuite, a été reconnu par Drouet.

29 – Un ravitaillement en fonds à Rarécourt, siège du 31^e Corps auquel nous sommes rattachés depuis quelques jours, me fait traverser la forêt par Les Islettes et Clermont-en-Argonne. À part une dizaine de maisons qu'on rencontre les premières en venant des Islettes, Clermont est complètement détruit. Il n'en subsiste qu'un squelette émouvant. Je parcours ces ruines. Dans la rue déserte, une porte a battu à mon passage. Quelqu'un serait-il là? C'est le vent qui secoue les débris de ces maisons lanternes.

[...]

2 avril 1917 – Voyage de Sainte-Menehould à Villers-Marmery en auto avec le commandant Labouré, par un froid extrêmement vif. À Lépine, nous faisons halte pour visiter l'église et je réchauffe mon compagnon de route en lui tapant dans le dos à coups redoublés, ce qui finit par me réchauffer moi-même. Je me souviens de ma première visite à Lépine il y a quelque trente ans, en compagnie de ma bonne-maman. Nous y étions venus de Châlons dans son coupé fermé traîné par un vieux cheval. Cela paraissait une longue course, presque un voyage...

Puis nous cinglons sur la Montagne de Reims en traversant les territoires de Saint-Martin et de la Veuve où j'ai fait mes premières armes de chasse. Partout des souvenirs de vie heureuse.

5 avril – [...] J'évoque des souvenirs anciens, des récits de vacances paternelles, dont ces lieux ont été le théâtre. Moi-même, petit enfant, je me souviens être venu à Ambonnay en voiture avec mon père. Je conduisais le cheval quand il était au pas. Je cherche à reconnaître les lieux; la maison de mes cousins a dû disparaître; je ne reconnais ni ne retrouve rien. Seul le clocher de l'église m'est familier parce qu'un mauvais tableau où il figure est depuis bien longtemps accroché aux murs qui sont là-bas, de l'autre côté du fossé, dans les Ardennes occupées. Jamais ce tableau, auquel je n'avais pas pensé depuis trois ans, ne m'a été si cher qu'aujourd'hui.

[...]

13 avril – Depuis trois jours, le marmitage des positions ennemies ne cesse pas. Le jour J approche; l'heure H ne tardera pas à sonner. Les collines crayeuses qui nous font face blanchissent à vue d'œil sous le bouleversement du tir.

15 avril – L'attaque, qui devait avoir lieu demain, est retardée d'un jour, les photographies prises par les avions aussi bien que les déclarations des prisonniers faits dans un récent coup de main ayant révélé l'insuffisance de la préparation d'artillerie. Ce n'est pas avec une pulvérisation d'obus de 75 qu'on démolit des retranchements solides et nos disponibilités en artillerie lourde n'étaient pas en rapport avec la largeur du front d'attaque.

Pétain est passé par ici il y a deux jours et n'a pas dissimulé son peu de foi dans le succès.

18 avril – L'attaque a eu lieu hier matin. La Division a perdu 2000 hommes dont 52 officiers et n'a pris que la première position ennemie. Les prisonniers allemands avaient raison et Pétain aussi : la préparation était insuffisante. En outre l'infanterie a subi de lourdes pertes du fait du 75.

26 avril – Enlèvement en auto pour Condé³⁶² près de Bar. C'est Verdun à brève échéance.

En passant à Châlons, je vais voir à l'hôpital du Collège le brave «Fend l'air», gravement blessé et probablement estropié pour le reste de ses jours*.

28 – Ravitaillement en fonds à Bar-le-Duc. Ce n'est plus la garnison brillante de l'an dernier. Les commerçants regrettent l'époque glorieuse de la défense de Verdun.

Le 95^e est à Vavincourt où nous serrons bien des mains amies et recueillons des détails émouvants. Le pauvre commandant B. a laissé son fils dans les fils de fer devant lui et a assisté à la dislocation du cadavre par l'artillerie.

Les autos aux couleurs de la Division ne sont pas populaires en général dans les cantonnements des fantassins et recueillent quelquefois au passage des propos pénibles. Les artilleurs ne sont pas plus sympathiques. Le commandement est sévèrement jugé et il le mérite. Y a-t-il encore une place dans le train de Limoges? Notre général paraît inquiet. «Vous avez l'estime de tout le monde mais l'affection de personne», lui a dit le général H. d'O³⁶³.

2 mai – Arrivée à Senoncourt³⁶⁴. Reconnaissance à Belrupt, notre prochain QG.

Au passage à Dugny, rencontre de Valroger et Plouvier³⁶⁵.

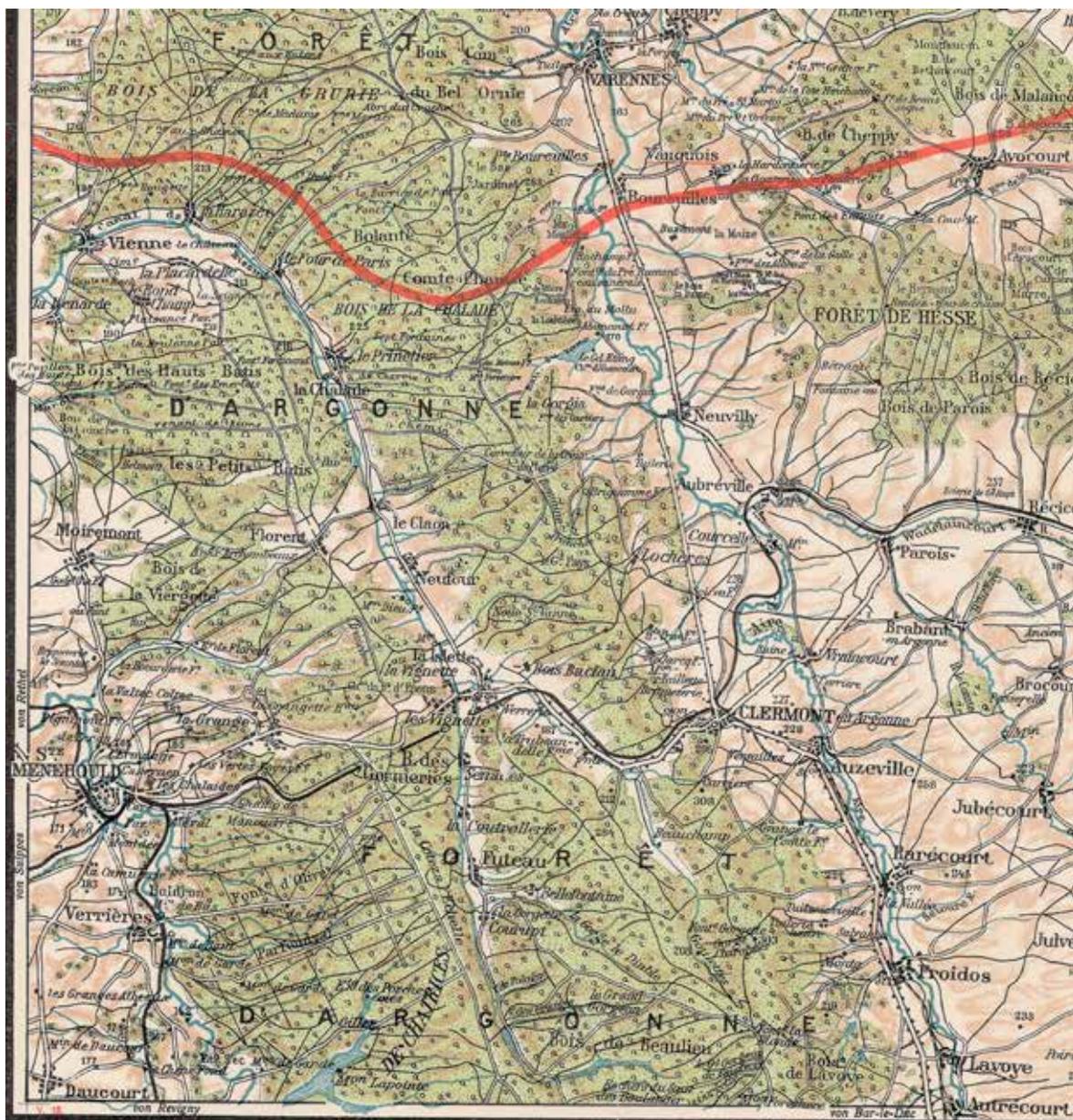
[...]

12 – Départ en permission de 48 heures que le général m'a accordée facilement bien qu'il fût en train d'apostropher avec la dernière véhémence le factionnaire posté devant sa porte quand j'y arrivai moi-même. Cela m'avait donné une mauvaise impression du sort réservé à ma demande et j'étais tout prêt à faire «*Kamarade*³⁶⁶».

Mais j'étais venu à cheval, ce qui est une bonne note; je fis un salut d'une raideur exagérée avec appel d'éperons. Cela passa.

[...]

* N.D.A. C'est une curieuse et caractéristique silhouette d'humble qui disparaît avec ce vague-mestre du génie à l'aspect de brigand – aspect qui le fit une fois arrêter comme espion. Face hirsute à la moustache gauloise, tenue débraillée de coureur de grands chemins. On le rencontrait partout dans les secteurs tenus par la Division, à l'avant, à l'arrière. Il circulait toujours, en partie pour son service, en partie par vocation de chemineau, de braconnier, de pêcheur à la grenade. Il mangeait et dormait au hasard des circonstances, comme cela se trouvait. Et quand la Division se déplaçait, il faisait toujours la navette entre sa compagnie et moi pour ne pas perdre le contact avec «son trésor». Pour moi, il se serait jeté à l'eau et au feu et il avait la même adoration pour son commandant. Mais celui-ci lui reprochait justement son intempérance. Néanmoins, sur ma demande, il le nomma sergent il y a quelques semaines. Il était temps de lui donner cette satisfaction.



1900 0 1000 5000m 19km
 1 cm auf der Karte = 1050 m in der Natur

mutmaßlicher Frontverlauf

A. g. XIII.

Forêt d'Argonne.

25 – Signe des temps ou de l'avènement du général Pétain : la clémence domine dans les directives nouvelles assignées au commandement. Quelques unités ont refusé de marcher et ces cas isolés d'indiscipline, assez naturels au bout de trois ans de guerre, mais grossis par la distance, semblent avoir semé la terreur en haut lieu. Aurait-on peur de l'armée? Ce serait la troisième phase des sentiments de la Nation à notre égard : la première, d'ailleurs courte, ayant été marquée par une admiration enthousiaste, la deuxième, très longue, par une indifférence totale.

Où est le temps où nous demandions avec angoisse – et naïveté – si les civils tiendraient? Aujourd'hui ces mêmes civils envisagent notre retour comme une échéance fatale qu'il faut bien escompter, malgré tout. Au fond d'eux-mêmes, ils nous en veulent de ne pas encore être tués. Cela simplifierait bien des choses et ce serait de la bonne camaraderie.

Le contrôle de la correspondance prend des proportions ridicules et odieuses. Aucun gouvernement autocrate ne pourrait se permettre une telle violation de la pensée sans déchaîner une tempête.

J'ai lu d'ailleurs dans certains mémoires que c'est pendant la période révolutionnaire que l'ouverture des lettres prit le plus d'extension. C'est donc l'arme vulgaire de la démagogie.

À qui fera-t-on croire que c'est dans l'intérêt de la défense nationale qu'on agit ainsi? C'est bien plutôt pour consulter l'opinion publique, consultation aussi stupide que sournoise car la mèche est éventée et chacun se tient sur ses gardes.

29 mai – Déjeuner au PC Maubois avec le commandant Noir et le commandant du génie de la 163^e Division d'infanterie, actuellement à notre droite.

Nous faisons ensemble l'excursion du fort de Vaux.

[...]

30 mai – Je déjeune au PC à l'occasion de la solde. Le général me fait passer un examen de science forestière, s'assure par des questions adroites que je sais distinguer les chênes des hêtres. Après quoi il aborde l'équitation et me propose les obstacles qu'il vient de faire préparer derrière le Rozelier. Je tiens le coup et me déclare prêt à sauter tout ce qu'il voudra.

«Je sais, me dit-il, que vous êtes bon cavalier. Nous verrons cela un de ces jours.» Ce jour-là ne devait pas arriver car lui-même, peu de jours après, prenait une bûche formidable sur les fameux obstacles du Rozelier, dont il ne parla plus ensuite.

1^{er} juin – Un coup de main effectué par le 95^e lui permet de ramener trois prisonniers. C'est dans cette affaire que Gaucher fut grièvement blessé.

[...]

7 juin – Changement de cantonnement : départ de Belrupt pour Somme-dieu, où nous étions encore en septembre dernier. Ces recommencements à près d'un an de distance ne suggèrent pas des impressions optimistes.

19 juin – La Division est relevée. Départ en auto pour Joinville (Haute-Marne), la patrie de l'historien de Saint Louis.

[...]

21 – Des mouvements d'indiscipline continuent à se produire un peu partout³⁶⁷. Peut-être résultent-ils d'une propagande allemande savamment diluée dans les veines anarchistes de la Nation. Avouons aussi qu'avec la durée de la guerre l'indulgence traditionnelle des pouvoirs publics en France pour l'anarchie et l'antimilitarisme porte ses fruits. La semence germe parce que le terrain devient favorable. Ce travail pernicieux a d'ailleurs été facilité pendant la guerre même par notre manie politique que les dangers de la patrie ne suffisent pas à éliminer.

Pourquoi, par exemple, s'être complu à présenter cette guerre comme celle de la démocratie contre l'autocratie, cachant par le fait même de notre idéal notre principale alliée, la Russie, et faisant ainsi, pour satisfaire certain esprit de parti, du mot démocratie le synonyme arbitraire de justice et de vérité? Que vient faire ici la démocratie? Sommes-nous en guerre ou à une représentation du Palais-Bourbon?

Pourquoi aussi avoir salué la révolution russe, qui était manifestement une catastrophe pour l'Entente, comme un geste superbe exigeant le respect et même les félicitations?

Le poilu lit les journaux. «Vive la révolution russe!» voit-il écrit partout. Vive aussi la révolution française, alors : c'est d'une logique irréfutable; il n'y a pas deux vérités.

27 juin – Départ pour Dampierre-le-Château³⁶⁸. Départ mouvementé. Hier soir, la nuit tombée, le 2^e bataillon du 85^e, cantonné à Noncourt, s'est mutiné. Il s'est dirigé sur Poissons pour entraîner à sa suite le 1^{er} Bataillon qui s'y trouvait. Les officiers qui ont voulu s'opposer à sa tentative ont été bousculés, mais la manifestation ne leur était pas hostile en principe. De nombreux coups de fusil ont été tirés en l'air un peu partout pour intimider les hésitants. Heureusement le 1^{er} Bataillon ne s'est pas laissé faire. L'émeute a moli : le jour s'annonçait déjà, la peur ou la raison s'est emparée des manifestants qui ont regagné Noncourt; à l'heure de l'embarquement, tout le monde était là à très peu d'exceptions près et est monté dans les camions. Le début pouvait faire craindre une fin plus grave. Il n'y eut pas de sang versé.

D'autres mouvements de révolte ont pu s'expliquer par des raisons d'ordre général et presque philosophique. En l'espèce, le motif déterminant relevait de considérations plus simples. La Division avait été amenée au repos loin du front il

y a six jours après un long et pénible voyage en camions automobiles. Au bout de quatre jours seulement, les hommes ont pu bénéficier du repos, les distributions normales de vivre et de paille de couchage ne pouvant se faire dès l'arrivée. Il y avait donc deux jours seulement de repos effectif acquis lorsque la nouvelle du départ a été connue. Les hommes ont eu l'impression, légitime jusqu'à un certain point, qu'on se moquait d'eux et que, plutôt que de les ramener si vite en ligne, peut-être pour attaquer, on eût mieux fait de les laisser où ils étaient.

Et pourtant, on les menait bien dans une autre zone de repos. Mais comment expliquer cette incohérence? Au point où en sont les choses, le commandement devrait éviter ces ratés.

À Dampierre-le-Château, je retrouve des souvenirs de 1914.

[...]

Le village tout entier, où tous les habitants étaient revenus, avait repris son aspect normal.

3 juillet – Départ en permission.

13 – Je rejoins à Maffrécourt. La Division a pris le secteur de la Main de Massiges.

14 juillet – Nous fêtons la République par une séance de chansons et de monologues à l'usage des poilus. Les officiers du bataillon qui est à Maffrécourt ne craignent pas de monter sur les planches pour amuser leurs hommes. Je ne les en blâme pas car je ne crois pas que leur autorité ou leur dignité en soit diminuée, mais c'est un signe des temps. Et puis il manque peut-être une étape entre la distance un peu hautaine de la veille, traditionnelle dans ce régiment en particulier, et la familiarité d'aujourd'hui. À vouloir aller trop vite, on risque de manquer le but.

19 – En passant à Valmy [...], après information prise, je rends hommage au respect de la vérité historique qui a fait planter la statue de Kellermann face à l'ouest. Une manœuvre voulue par un des deux adversaires ou même par les deux les avait placés, au moment du combat, les Français face à l'ouest, leurs ennemis face à l'est.

[...]

6 août – Je gagne à cheval la Main de Massiges [...]. À l'aller, en passant à la cote 202, j'assiste à l'attaque d'une saucisse par un avion ennemi. Celui-ci se laisse tomber, des hauteurs où il est venu, sur notre pauvre saucisse comme un petit oiseau de proie perfide sur une lourde volaille et à faible distance le crible rageusement de plusieurs bandes de mitrailleuse. Peine perdue : la saucisse encaisse avec un mépris total de l'adversaire qu'elle ne semble pas voir; rien ne la distrait du rêve bleu où elle semble flotter avec la mollesse

habituelle de sa masse sans poids. Cette sérénité me donne la conviction que l'aéronaute est à terre.

Déjeuner agréable, comme tous ceux qui réunissent quelques camarades se connaissant et se suivant depuis le début de la guerre. Mon hôte, le commandant Potier, n'était que lieutenant à notre première rencontre il y a trois ans dans les Vosges. C'est le seul officier du 95^e qui y soit depuis le début.

Trop de coups de téléphone pendant le déjeuner; l'un surtout me frappe : il concerne deux Allemands qu'on vient de voir se promener ostensiblement en terrain découvert, avec des cartes déployées. La transmission hiérarchique de ce renseignement, nécessaire pour obtenir quelques obus, laisse le temps aux intéressés de voir ce qu'ils veulent et de disparaître avant que la sanction intervienne.

La fameuse liaison des deux armes³⁶⁹, à laquelle on travaille depuis trois ans, a encore besoin d'une organisation moins centralisée.

[...]

10 août – L'aéronaute qui montait la saucisse attaquée le 6 en ma présence par un avion allemand reçoit la croix de guerre. L'expression consacrée : « mépris absolu du danger » que contient sa citation est, pour une fois, une formule exacte.

11 août – *Adolphe*, de Benjamin Constant, roman psychologique par excellence³⁷⁰ est un petit chef-d'œuvre du genre. L'analyse sentimentale absorbe tout l'intérêt du livre au point que la personne physique des héros eux-mêmes reste dans l'ombre : on ne la connaît pas, non plus que le cadre où ils se meuvent. Pas de description; les scènes et les dialogues ne sont que des esquisses. Il n'y a que deux sentiments qui naissent, se développent et se rongent, en marge de la vie extérieure du monde. Le style est dépouillé de toute recherche; c'est un modèle d'élégance simple et de cette mesure qui est la forme supérieure du goût et la marque des grands écrivains.

12 août – Journée monotone, sans intérêt, sans point de repère dans l'écoulement du temps, sans beaucoup de travail aussi, ce qui ne dispense pas des longues heures de présence dont le vide ne peut être rempli que par une lecture décousue : le reste appartient à une génération d'infiniment petits : coups de téléphone, signatures, soucis de l'effectif, allant de la permission du cuisinier à la boiterie d'un cheval de fourgon.

Heureusement, Sainte-Menehould ou Menou, comme on dit dans le pays, n'est pas loin. Cette proximité est une grande ressource, précieuse pour le ravitaillement de la popote. À cheval, à travers champs, on y est en moins de trois quarts d'heure. Il est donc facile d'y aller faire une course et je ne m'en prive pas par ces belles matinées d'été. Quelques instants passés sur le trottoir d'une ville font du bien.

En outre, tous les 15 jours, notre ravitaillement en fonds a lieu à la recette des finances et est suivi, pour quelques privilégiés dont je suis, d'une tasse de thé offerte par la gracieuse maîtresse de maison. Elle est hospitalière, connaît quantité d'officiers qu'elle a vus ou logés pendant la guerre. Elle est élégante et simple et cause agréablement. Son salon est une île de paix au milieu de la guerre et on y est entre gens bien élevés.

4 septembre – Des avions ennemis nous ont survolés cette nuit et nous ont jeté des numéros de la *Gazette des Ardennes* du 5 juillet dernier. Le premier article de ce journal, constituant évidemment un numéro réclame, reprenait tout au long la question de la responsabilité de l'origine de la guerre. La thèse est la suivante : «L'Allemagne était encerclée; elle aurait pu attaquer ses ennemis pour se dégager sans que ce geste eût le caractère d'une agression. Encore ne l'a-t-elle pas fait : c'est la Russie qui s'est immiscée dans la querelle de l'Autriche avec la Serbie. En particulier, l'Allemagne n'a pas attaqué la France. Celle-ci a pris les armes pour voler au secours de son amie la Russie. Sir Gray, à qui l'Allemagne avait demandé de lui garantir la neutralité de la France, n'a pas pu ou pas voulu le faire. Et actuellement c'est pour les beaux yeux de l'Angleterre que le brave poilu français se fait massacrer.»

Suivent des articles de moindre importance sur le bluff du secours américain, sur les résultats effroyables de la guerre sous-marine, etc.

En somme, la thèse allemande sur l'origine de la guerre est assez adroitement présentée pour paraître vraie à la masse de nos ennemis qui doivent être convaincus de leur bon droit. D'où cette conclusion que la querelle internationale apparaît sous un jour tout différent suivant qu'on est d'un côté de la barricade ou de l'autre côté. Ce qui est vérité ou bien, ici, est erreur ou mal, là. Cette constatation un peu troublante n'équivaut-elle pas à la faillite de la raison, comme me le disait dernièrement un camarade «intellectuel», profondément découragé de l'effondrement de son dogme rationaliste.

Il avait cru jusque-là à l'évolution de l'humanité vers un idéal meilleur grâce aux seules lumières de l'intelligence. N'ayant jamais partagé son illusion, je ne subis pas son découragement. En dehors du vrai et du bien absolu, c'est-à-dire de Dieu, il n'y a que des vérités et des biens relatifs. Ce que nous appelons vérité n'est qu'une moindre erreur; ce que nous nommons bien, un moindre mal. Entre ces contingences, les différences ne sont souvent que des nuances. Faut-il donc s'étonner ou s'indigner que par moments l'intérêt ou la passion les efface? Quand on s'écarte de Dieu, on entre dans les ténèbres...

Aussi tous les belligérants actuels invoquent-ils Dieu et lui recommandent-ils le succès de leurs armes.

Dans les guerres de l'antiquité grecque et romaine, les dieux combattaient aussi avec les armées. Mais il n'y avait là aucun illogisme puisque ces dieux étaient différents d'un peuple à l'autre.

Ici Dieu est unique et chacun espère L'avoir avec soi.

9 septembre – Déjeuner à Virginy. Je m'étais fait des illusions, il y a un mois, en croyant que ma maison était celle qui tenait encore debout sur la route de Ville-sur-Tourbe. La réalité est moins brillante et plus plate, c'est le cas de le dire, car la seule superstructure qui subsiste de ma vraie maison est un pan de mur n'atteignant pas un mètre de hauteur [...].

Après le déjeuner, nous assistons aux abords immédiats du pays à une séance de danses exécutées par le bataillon du Pacifique. Ces danses tahitiennes sont en somme une danse du ventre assaisonnée de tango. L'orchestre se compose de deux Tahitiens frappant sur des gamelles avec des baguettes. Curiosité médiocre. Les Allemands ont été sages, bien que le bruit de ce divertissement n'ait pas dû leur échapper.

16 septembre – Le 27^e et le 95^e ont subi un violent bombardement d'obus toxiques (oxychlorure de carbone, pas de gaz vésicant). 68 intoxiqués, une vingtaine de décès. Coagulation du sang presque instantanée, qui ne peut être conjurée que par une saignée rapide et par des injections et inhalations destinées à lui rendre de la fluidité. Cette thérapeutique doit être pratiquée de suite sans attendre les délais du transport à l'arrière.

20 septembre – Ce matin, en revenant à cheval de Sainte-Menehould, j'ai rencontré le général sur Saint-Palais. Il m'a fait d'abord compliment du cheval que je montais et de la façon dont je le montais. Ce préambule aimable ne me dit rien de bon. En effet il m'annonça quelques minutes après qu'il avait décidé de recommencer à jouer au bridge et que tous les dimanches il m'enverrait prendre à 2 heures en auto. L'équipe serait modifiée puisque le commandant Labouré avait quitté la Division. Il serait remplacé par le capitaine de Follemont. En le nommant, le général m'avoua qu'il serait sans doute très désagréable pour lui. «C'est plus fort que moi, me dit-il, je ne peux pas sentir les Méridionaux et rien que leur accent m'horripile.» Cela me rappela effectivement que, chaque fois que le capitaine de F. ouvrait la bouche, le général lui coupait la parole en lui disant : «Oh surtout ne parlez pas! Je vous en prie.» La petite fête s'annonçait bien!

En arrivant aux premières maisons de Maffrécourt, le général arrêta net son cheval devant un poilu qui avait une barbe magnifique en dépit de toutes les prescriptions destinées à restreindre le péril des gaz. Comme j'étais arrivé à destination et que je pressentais un orage, je pris congé rapidement et je disparus.

23 septembre – Il résulte de renseignements récents que, dans les effectifs engagés le mois dernier à Verdun, il y avait 60% d'artilleurs contre 40% de fantassins.

Les bombardements de l'arrière ont été particulièrement sévères (neuf payeurs ont été tués ou blessés. Trois ont été tués à Belrupt dans mon bureau du mois de mai dernier).

13 octobre – Je suis avisé de ma nomination au 17^e Corps d'Armée³⁷¹ comme faisant fonctions de payeur principal.

Ce départ prochain de la Division à laquelle j'appartiens depuis le début de la guerre, et où j'ai vu passer tant de gens et tant de choses, me cause plus de mélancolie que de satisfaction.

14 octobre – Aujourd'hui, pendant le bridge, le général fut interpellé au téléphone par le général H. d'O. qui s'inquiétait visiblement, en raison du mauvais temps, du coup de main projeté pour le lendemain. Avec une assurance souriante, le patron lui répondit de sa table de bridge qu'il avait pris ses mesures pour que l'affaire réussît, quel que fût le temps*.

Cela me rappela le jour où pendant le bridge de l'année dernière, on vint me prévenir que le payeur général de l'armée m'attendait : «Dites à M. le payeur général, répondis-je au planton, que je suis en ce moment "occupé" avec le général et que j'irai le trouver dès que je serai libre.» Le général approuva de la tête, mais ne me rendit pas ma liberté. Quand le bridge prit fin, le payeur général était parti.

24 octobre – Mon successeur, le payeur adjoint Moreau, que j'attends pour partir, n'arrive qu'à 7 heures du soir. Toute la soirée est prise par la remise de service, par les derniers adieux aux meilleurs amis.

Le lendemain au petit jour, après deux ou trois heures de sommeil seulement, je quitte Maffrécourt et la 16^e Division.

26 octobre – Arrivée au 17^e Corps d'Armée à Nicey³⁷². Nouvelle remise de service également précipitée, car le payeur principal Tourfaut que je viens remplacer a hâte lui aussi de partir.

Le 27, je me présente au général Henrys³⁷³ à Pierrefitte-sur-Aire. Il est cavalier d'origine, d'un abord aimable, paraît jeune encore avec des cheveux d'un blond ardent que le blanc a à peine éteint.

Même impression favorable de l'état-major.

Mais quelle popote lugubre, réduite à mes seuls adjoints dont la tristesse paraît incurable! Où sont les propos fous et la camaraderie bruyante de la 16^e DI? J'aimais dire des bêtises à table dans une ébriété au moins apparente. Fini tout cela!

* N.D.A. Le coup de main réussit en effet : en ramenant trois prisonniers, un de plus qu'il ne faut pour mettre au communiqué : nous avons fait des prisonniers.

7 novembre – Le secteur du Corps d'Armée s'étendant jusqu'à Commercy, le service fournit l'occasion de revoir la petite ville quittée il y a près de deux ans, après un séjour qui nous y avait presque donné droit de cité.

Commercy a conservé son charme monotone de retraite provinciale. Les obus qui y sont tombés depuis deux ans n'ont pas fait de trop grands dégâts.

Au moment où je passe devant le château, le beffroi de l'église laisse tomber ses jolies notes anciennes auxquelles je n'avais plus jamais pensé.

Du fer à cheval, le regard enfile la rue Carnot qui se termine par l'or fané des grands tilleuls.

Je fais quelques courses chez des commerçants que je reconnais. Souvent je vois dans leur regard une hésitation qui n'aurait besoin que d'un point de repère pour devenir un souvenir précis. À quoi bon?

L'église n'a pas souffert. Je m'agenouille devant la statue de Notre-Dame du Breuil comme si je l'avais quittée la veille. De combien de militaires n'a-t-elle pas reçu l'hommage depuis trois ans! J'aimais passer le soir devant elle. Le pauvre commandant L. m'accompagnait souvent au retour d'une courte promenade.

En somme, tout est pareil, rien n'a changé, sauf moi, sauf tous ceux que j'ai connus et aimés ici et qui sont maintenant dispersés ou tués.

[...]

13 novembre – Départ en permission.

24 novembre – Je rejoins à Belrupt, quitté le 7 juin dernier. Depuis cette date, le bureau du payeur du 32^e Corps d'Armée installé dans l'immeuble contigu à la mairie a été écrasé par un obus de gros calibre avec la plupart de ceux qui étaient dedans; trois commis de trésorerie, un sous-agent (porté disparu parce qu'on n'a rien pu identifier de ses restes), sept vaguemestres ou tringlots.

Je suis installé à la mairie, demeurée en assez bon état bien qu'ayant une brèche au mur latéral.

26 – Ma première descente au PC me fait revoir Verdun, le faubourg pavé, le Cabaret, tout proche des carrières où est installé notre état-major. Cela n'est ni brillant, ni nouveau. Que de recommencements dans cette interminable guerre!

[...] ³⁷⁴

12 décembre – Inculpation de Caillaux. Mme Caillaux interviendra-t-elle?

13 décembre – Le général Henrys nous convoque pour nous faire ses adieux. Il est appelé brusquement à un autre commandement, à Salonique sans doute, avec le général Guillaumat.

De l'ordre du jour adressé par celui-ci à la 2^e Armée, pour prendre congé, j'extraits cette phrase bien pensée et bien écrite :

«Les soldats de Verdun auront fait reculer, en même temps que les Barbares, les limites assignées jusqu'ici à la résistance humaine. Ils auront marqué par là une étape de l'humanité.»

Je saisis par ordre de l'armée le numéro du 9 décembre du journal *Le Pays* contenant un article de Barbusse³⁷⁵ très offusqué du ton ironique avec lequel s'est exprimé Clemenceau sur la Société des nations. Se permettre de rire de la seule formule contenant la garantie de paix pour l'avenir, du talisman qui préservera les peuples contre le retour de la guerre, est un attentat féodal! Et ignorer la signification philosophique de la Grande Guerre qui est la guerre de la démocratie contre l'autocratie! Ce qui est plus étrange encore à mon avis c'est que l'auteur de *L'Enfer* puisse avoir la prétention de fixer à l'humanité ses aspirations légitimes et ses formes définitives.

En ce qui concerne la division si à la mode des deux groupes de belligérants en pays de démocratie et pays d'empire, on oublie toujours – à moins qu'on ne l'ignore – que la grande république américaine a à sa tête un président choisi par le peuple sans doute – et non par le Parlement – mais armé par lui de la puissance d'un véritable autocrate. Les pouvoirs de guerre qui lui ont été conférés en septembre dernier sont tels que la *North American Review* de ce mois a pu dire avec raison qu'ils sont infiniment plus grands que ceux d'aucun chef d'État vivant et qu'ils n'ont été surpassés ni par ceux d'Alexandre, ni par ceux de Napoléon.

Si c'est de cette démocratie-là qu'on veut parler, il y a donc bien des réserves à faire; si c'est de celle toute récente des Bolchevistes, il vaut mieux se taire; si enfin c'est seulement de la nôtre, de la république des camarades, il suffit de sourire.

Quant à la Société des nations, n'est-ce pas un rêve d'outre-mer issu de la généralisation imprudente de la Confédération américaine à une confédération mondiale?

Ceux qui voudraient accorder les Nations par une Société les englobant toutes, alors que dans chacune d'elles les discordes font rage entre les partis et les classes sociales, alors que bien des familles sont divisées par des querelles intestines ou brisées par le divorce, font penser à des enfants qui projetteraient de construire une maison en commençant par le toit. C'est l'équilibre à la base qu'il faut d'abord réaliser.

Il est vrai que c'est bien toute la restauration de la société sur la base de la justice qu'envisage le Président Wilson. Utopie sans doute, mais utopie généreuse en tout cas. En outre il ne faut surtout pas oublier que cet homme, qui est un des plus grands idéalistes de l'heure présente, ne s'est pas montré jusqu'ici un chimérique.

Il se définit lui-même comme un «pragmatiste» en politique et son passé justifie la définition. Les quatre premières années de sa présidence ont été plus fécondes en réformes utiles et menées à bonne fin que les législatures d'aucun de ses prédécesseurs.

C'est la période d'hésitation qui a précédé son entrée dans la lice qui a donné cours en France à la légende opposée. Mais pouvait-il ne pas hésiter avec 20 millions d'ennemis chez lui et pas d'armée? En relisant son message du 22 janvier 1917 à la lumière des événements qui se sont écoulés depuis, on arrive à cette conclusion qu'il est le premier qui ait eu une vue claire de la situation du monde.

[...]

18 décembre – Présentation au général Graziani, le nouveau commandant du Corps d'Armée, à la réunion hebdomadaire des chefs de service.

Son origine corse m'avait fait supposer un homme impulsif et fougueux : il semble au contraire froid et méthodique. Tête assez belle et virile, avec des plis très creux dans un teint terreux, qui semblent trahir une usure précoce ou de grandes souffrances.

23 décembre – Le passage le plus habile du discours de Caillaux et qui lui gagnera peut-être des adhésions est celui où il revendique les droits de la pensée personnelle contre un chauvinisme d'État devenu terrorisme qui fait considérer comme suspect quiconque n'adopte pas les yeux fermés la formule de guerre à outrance, sans examiner le but ni discuter les moyens.

Car il faut convenir que nous en sommes là. Récemment M. Delahaye ne proposait-il pas une loi instituant la peine de mort contre quiconque aurait tenu devant qui que ce fût, dans des circonstances quelconques, des propos pouvant constituer une campagne en faveur d'une paix prématurée?

Qu'il soit au moins permis de penser autrement que M. Delahaye sans encourir la peine de mort!

Mais Caillaux n'a-t-il fait que penser?

S'il a jeté les bases d'une paix avec l'Allemagne contre l'Angleterre, il a largement outrepassé les droits de la pensée personnelle qu'il revendique. Il a voulu trahir une alliée en pleine guerre.

25 décembre – Triste Noël, sans messe de Minuit, sans réveillon, dans la neige.

Le travail est le seul refuge contre la solitude.

Un de ceux auxquels je me livre en dehors de la besogne courante consiste à classer et à expurger les volumineuses archives de mon prédécesseur; tâche ingrate mais nécessaire : il y avait de tout partout, en sorte qu'on ne trouvait rien nulle part. Que de choses inutiles ou même nuisibles dormaient là depuis trois ans! Ce chaos de papiers, d'ordres, de correspondance de toute nature me réservait pourtant quelques découvertes imprévues et comiques : des paquets de pansement se trouvaient avoir été pris en sandwich entre deux dossiers; des fléchettes d'avion se sont admirablement conservées dans le vinaigre des notes de service. Y seraient-elles devenues empoisonnées que je n'en serais pas surpris, car je m'aperçois que mon prédécesseur avait l'humeur fort combative.

1918**Au front dans la Meuse – rattachement à la 1^{re} Armée américaine – Prise de Saint-Mihel – L'Armistice – Entrée dans Thionville libérée**

1^{er} janvier 1918 – 5^e millésime de la guerre!

La victoire est certaine si le temps combat pour nous.

9 janvier – Nous sommes littéralement enfouis sous la neige. Il y en a par endroits jusqu'à 40 centimètres.

[...]

13 janvier – Comme le fait remarquer Guiraud dans *La Croix*, le discours du Président Wilson est dans ses traits essentiels la reproduction des idées exprimées par Benoît XV il y a plusieurs mois déjà. Mais celui-ci n'avait rencontré qu'injures et mépris. Celui-là jouit de l'approbation universelle. Les deux théories se ressemblent pourtant comme des sœurs, dont l'une aurait pris le voile.

L'idéalisme de Benoît XV n'est une surprise pour personne. Celui du Président américain en est une pour bien des gens, à commencer par moi. Ce qui frappe surtout, c'est que Wilson devenu belligérant est resté ce qu'il était avant son entrée dans le jeu. Son programme s'inspire du droit et de la justice sans acception des intérêts particuliers.

Cela jette un jour nouveau sur la nation américaine habituellement considérée comme un peuple de commerçants essentiellement positifs. En plusieurs circonstances déjà, des doutes à cet égard avaient pu se produire. Je n'oublie pas le récit du naufrage du *Titanic*, de ses passagers attendant la mort en chantant «Plus près de toi mon Dieu». [...]

Je n'avais pas compris l'âme vibrante de cette race qui a fait dire à son Président en reproduisant le mot de Térence : «De ce monde nous sommes une part et rien de ce qui est de lui ne peut nous être indifférent.»

Le cercle des officiers auquel je suis allé ce soir, ce qui m'arrive rarement, est bien installé dans une baraque suffisamment chauffée : journaux, revues, jeux de cartes, billard, piano, en somme décor assez réussi, représentant un coin de vie normale. On y passe une demi-heure agréable au bruit de quelques carambolages ou de quelques mesures de valse, réminiscences venant de bien loin.

Puis chacun regagne son sac de couchage. Le sac, passe encore; mais l'oreiller bourré de paille ne s'améliore pas avec le temps; il écorche un peu les oreilles. Et puis le lendemain commence, identique à la veille [...].

18 février – Je suis cité comme témoin par les plaideurs d'une querelle amoureuse (idylle du fruit défendu). Qu'ai-je remarqué? Qu'ai-je compris? Je

dépose par écrit, cela va sans dire, car il n'y a pas d'amoureux à Belrupt. Je suis d'ailleurs assez loin des rives de la vie pour la juger sans passion : depuis novembre dernier, je n'ai pas aperçu la silhouette d'une femme.

1^{er} mars – Coup de téléphone du ministère. Départ brusque en permission le **2** à 4 heures du matin. Neige, froid, angoisse.

16 – Je regagne le front un peu rassuré. Le train nous dépose à Dugny vers 11 heures du soir après six heures de cahotage dans l'obscurité depuis Bar-le-Duc. Le commandant Letourneur rentrait en même temps que moi. Nous débarquons au milieu d'une assez grande activité d'artillerie. Des éclatements se font entendre un peu partout. Cette situation nous a valu de trouver à la gare une auto que l'état-major nous a envoyée par une gracieuse attention.

18 – Quelques obus de gros calibre nous arrivent, réglés par un avion dont notre radio intercepte les communications à l'artillerie³⁷⁶. Trop loin, trop court – au but. C'était bien au but en effet. Malgré cela, les résultats ont été insignifiants : quelques dégâts matériels; la façade de l'église est abîmée, une voiture automobile prend feu; quelques blessés légers.

22 – Départ de Belrupt pour Lempire.

24 – Pendant que nous déjeunons, une détonation formidable ébranle tout, ouvre les portes, brise les fenêtres. C'est le dépôt de munitions qui saute, coup heureux pour l'artillerie ennemie. Parmi les victimes à signaler, un Italien frappé de mutisme par suite de la commotion sans avoir reçu une égratignure.

27 – L'offensive allemande bat son plein. Paris est bombardé. J'y ai un enfant malade et les quatre autres sont à Beauvais. Tableau peu séduisant.

29 – La situation s'éclaircit. La brèche de Montdidier semble se fermer et j'apprends que mes enfants sont à Rennes (pourquoi Rennes?). À Paris, la convalescence se confirme.

Conclusion : ne pas se frapper? Tant qu'il n'y a rien d'irréparable.

3 avril – Un jeune officier à la tournure élégante fait irruption dans mon bureau. Je remarque heureusement les étoiles de son casque. C'est le général Buat qui est arrivé hier pour remplacer le général Graziani envoyé en Italie. Quand je faisais mon service militaire à Beauvais, le capitaine Buat était officier d'ordonnance du général Bonnal, il y a de cela 18 ans. Il n'a pas changé, bien qu'il ait aujourd'hui 50 ans.

21 avril – Déjeuner chez le général à Regret. De près, on découvre tout de même en lui la trace des ans, mais si peu : quelques rides, quelques reflets de nature chimique dans les cheveux; c'est tout.



Édouard Le Conte, en 1918.

Il est installé dans un moulin; simple coïncidence : son officier d'ordonnance s'appelle Farine. L'installation personnelle du meunier était confortable.

Vers 2 heures nous sommes introduits dans le cabinet du général, attendant à une serre ayant assez jolie vue sur la campagne, et nous assistons à un concert de musique de chambre de premier ordre, donné par le quatuor Touche. Touche est adjudant au 27^e Régiment d'infanterie territoriale et il a trouvé des partenaires dignes de lui dans les effectifs du Corps d'Armée.

[...]

28 avril – Tournée dans les quatre Divisions du Corps d'Armée, à Belleray, Belrupt d'heureuse mémoire, Verdun où pas un obus n'est tombé depuis huit jours, et Fromeréville où je déjeune avec le capitaine Lansade.

[...]

4 mai – La guérison de ma fille me fait voir une fois de plus la vie en rose. Tout paraît joyeux et facile. Les Allemands sont foutus!

15 mai – Nous avons pour camarade de popote depuis que nous sommes à Lempire un lieutenant italien, F., jeune, joli garçon, très amateur de femmes et très bavard. Il ne dissimule pas son opinion sur l'attitude de son pays dans le conflit actuel, attitude qu'il déclare une trahison. Il semble appartenir à une classe moyenne, ce qui ne prouve d'ailleurs pas qu'il exprime une opinion moyenne.

Il résulte de ce qu'il dit que c'est la haine de l'Autriche plus que l'amour de la France qui a déterminé l'entrée de son pays dans la lutte, aux côtés de l'Entente.

Les Allemands ne sont pas mal vus en Italie. Quant aux Français, leurs plus chauds partisans sont dans les républicains et pour une raison politique.

Ces considérations sérieuses sont d'ailleurs rares dans la conversation de notre jeune ami, qui gravite presque toujours autour des femmes. Aimer le beau sexe, c'est ce qu'il appelle être « bien pratique et bien cochon ». J'ai toujours remarqué que presque tous les étrangers abusent de ce mot qui n'a généralement pas dans leur langue le sens dégradant qu'il a dans la nôtre.

Donc F. est bien pratique et bien cochon, ce qui ne l'empêche pas de temps à autre de se trouver dans des situations plutôt naïves et embarrassées.

[...]

2 juin – Un officier d'artillerie qui arrive du point où les Allemands attaquent fait le récit suivant : l'attaque aurait débuté au point de jonction de la 5^e Armée et de la 6^e Armée où précisément il y avait un peu de flottement au point de vue de la liaison avec les échelons supérieurs en sorte qu'au premier moment aucun ordre n'est arrivé aux intéressés, ni de la 5^e Armée, ni de la 6^e.

Quand est parvenu l'ordre de Foch : « Gardez Reims et gardez Soissons », tous les éléments de la 6^e Armée se sont repliés sur Soissons, tous ceux de la 5^e sur Reims, et les Allemands se sont trouvés devant une porte ouverte.

[...]

17 juin – Départ pour Souilly où nous remplaçons le QG de l'Armée lui-même reculé plus à l'arrière. Je retrouve des souvenirs d'il y a deux ans, à l'église notamment où je venais à cheval à la messe en 1916, quand j'étais bivouaqué dans le bois de Villers.

Le cantonnement de Souilly a été systématiquement déménagé par l'Armée qui s'est affranchie elle-même de tous les ordres qu'elle a si énergiquement adressés à cet égard à tous les échelons inférieurs. Le major du cantonnement, homme droit mais naïf, est outré.

Maurice Lacretelle est ici, à l'état-major de l'artillerie de tranchée, élément d'armée maintenu à Souilly.

Beaucoup d'Américains dans la région. Sur les routes, toutes les consignes de circulation sont en anglais.

Notre popote est assez réussie ; baraque élégante au milieu de jardins, de fleurs. Ce n'est plus le bled.

20 juin – Le HOE³⁷⁷ de Souilly forme avec la gare construite et exploitée par les Américains un ensemble d'aspect curieux et important : c'est une ville en bois, construite à la hâte mais avec le sens pratique des réalités, qui n'exclut pas une certaine fantaisie. On visite cela un peu comme une exposition. C'est notre promenade du soir après le dîner pendant le lent déclin du jour. Il y a même le quartier des animaux inoculés avec des écriteaux défendant de les taquiner, etc.

En bas, dans la brume qui monte, se forment les grands trains de la Croix-Rouge qui évacuent les blessés. Des infirmières aux souliers élégants attendent l'heure du départ en parcourant l'immense quai, comme des mouettes autour d'un paquebot.

25 juin – Déjeuner chez le général Claudel, le nouveau commandant du Corps d'Armée, aimable et simple. Vague ressemblance avec Freycinet.

4 juillet – Départ en permission pour La Bourboule.

18 juillet – Je reviens pour apprendre l'heureuse offensive sur la Marne.

30 juillet – L'affaire Malvy – Le clou est la déposition de M. Viviani qui s'écrie dans un bel élan de sincérité : « les relations du ministère de l'intérieur avec la CGT ? Mais il y a 15 ans qu'elles existent » ; et d'une manière générale : « ce qu'on reproche à M. Malvy d'avoir fait, on l'a toujours fait ».

Il y a longtemps en effet que Combes a déclaré que la République ne connaissait pas d'ennemi à gauche. La République radicale a toujours été en coquetterie avec la grève, l'anarchie et l'Internationale. C'est ce que M. Malvy appelle faire confiance à la Démocratie. La République pouvait-elle tout d'un coup tirer sur ses vieilles troupes et peut-elle maintenant condamner ses ministres, ses députés, ses fonctionnaires ? C'est le procès du régime. Il faut les acquitter tous ou condamner le régime.

[...]

2 août – Les affaires vont bien dans l'Aisne. L'ère des reculs stratégiques paraît close.

5 août – L'état-major part pour Regret et me laisse entendre que je vais prochainement me rapprocher de lui.

10 août – La victoire de Foch sur la Marne est avant tout l'œuvre du chef et fait toucher du doigt son rôle. Dans un pays imbu jusqu'à l'intoxication de théories égalitaires, c'est une heureuse démonstration de l'utilité de la hiérarchie. C'est aussi la revanche de l'état-major, si fréquemment dénigré et contesté.

11 août – Des avions allemands nous envoient quelques 77. Pas de bobo.

19 août – Départ pour Nixéville où je remplace Louis, l'ancien payeur adjoint du 8^e Corps.

23 août – Lévêque, mon ancien payeur adjoint, actuellement payeur de la 11^e Division, est cantonné ici. Il me fait faire un dîner remarquable avec des convives agréables.

[...]

27 août – Déjeuner à Blercourt avec mon collègue de Thoré³⁷⁸, sous-intendant de la 120^e DI³⁷⁹.

8 septembre – Nous sommes envahis par les Américains au point que le Corps d'Armée n'est plus composé d'éléments français que pour moitié. La Division américaine qui vient d'arriver ici a eu un accroc dans son ravitaillement. Les hommes sont arrivés n'ayant pas mangé depuis 24 heures. Ils trouvaient cela tout naturel. On n'entendait pas grogner.

Au point de vue religieux, ils sont édifiants. Aujourd'hui dimanche, l'église était bondée pour la messe qui était à 10 heures. Au moment de la communion, tous comme un seul homme se sont avancés vers la Sainte Table.

À midi, j'avais l'honneur de présider une table de nationalités panachées où j'étais à peu près seul à pouvoir faire l'accord des idiomes. À force d'efforts, la cordialité a fini par s'établir, à défaut d'entente.

Ces Messieurs les Américains sont loin de la mentalité débonnaire qu'on prête à leur Président. Depuis qu'ils sont en friction avec l'ennemi, ils apprennent à le détester. Leur maxime est «*Dead Boche, good Boche*». Quand ils font «*camarades*» : «*non compris; and we kill them*».

Ils n'aiment pas beaucoup les Anglais : «*good soldiers but bad officers*».

Dans leurs préoccupations, les souvenirs de campagne occupent une grande place. Ils nous montrent une boîte d'allumettes en cuivre ramassée à tel endroit, une bague prise à tel officier allemand tué, un chapelet venant de tel autre prisonnier. «*Keepsake*». Ils savent même le mot français «souvenir» qui, avec trois ou quatre autres, «du vin» (leur ravitaillement ne leur en fournit pas), «Mademoiselle» (cette région doit leur en fournir peu) et «compris» ou «non compris», compose tout leur vocabulaire.

En nous quittant, ces messieurs nous ont invités à venir prendre avec eux le lendemain un déjeuner américain. Ce qualificatif désigne non pas des mets spéciaux, mais une manière spéciale de manger en mélangeant tout dans l'assiette, y compris le pain et en tirant ensuite de ce fouillis tout ce que la fantaisie suggère, tout en fumant depuis le commencement du repas jusqu'à la fin.

Mais le lendemain un ordre de départ les fit s'éloigner brusquement avant l'heure du déjeuner.

13 septembre – Départ de Nixéville pour Landrécourt. Cantonnement déplorable. La prise de Saint-Mihiel fait oublier ces misères.

17 – Bombardement par avions.

18 – Superbe combat d'avions. L'allemand, pris à partie par cinq français, succombe après une courageuse défense.

[...]

19 septembre – En rentrant chez moi le soir, je vois à la lumière de ma lampe électrique deux corps étendus sur les dalles devant l'église. Des morts? Des ivrognes? C'étaient deux officiers américains qui dormaient paisiblement en attendant leur régiment qu'ils avaient précédé. Ils se trouvaient très bien là malgré la dureté des dalles et le froid de la nuit. J'ai dû insister pour les faire entrer dans la maison où je loge et où leurs camarades étaient en train de terminer un repas froid.

J'ai bu et fumé avec eux pendant deux heures. Les vieux, propriétaires du logis, commençaient à s'endormir sur leur chaise, dans la fumée et l'ébahissement. À un moment donné, les Américains se lèvent et s'apprêtent à sortir, bien que leur régiment ne soit pas encore là. Je leur demande pourquoi. Ils avaient vu les vieux s'assoupir et ne voulaient pas les empêcher de se coucher. Détail caractéristique de la mentalité américaine où la rudesse n'exclut pas la sensibilité.

22 septembre – Depuis ce matin, le 17^e Corps d'Armée fait partie intégrante de la 1^{re} Armée américaine. Il y a quelque chose de singulier pour des militaires français qui sont sur le front français à se dire qu'ils font partie d'une armée étrangère.

Drôle de guerre toujours!

6 octobre – Les Allemands demandent la paix!

9 octobre – L'attaque du Corps d'Armée a bien réussi : 3000 prisonniers, presque tous Autrichiens.

1^{er} novembre – Je commence à geler dans mon bureau sans feu où la fenêtre reste constamment ouverte puisqu'elle sert de porte, étant le seul moyen d'accès ou de sortie. L'état-major m'autorise à aller m'installer à Lempire.

6 novembre – Il s'agit d'un déplacement plus important que celui de Landrécourt à Lempire. Nous partons pour Saint-Mihiel (32 km) que j'ai le cœur serré de retrouver si abîmé, l'ayant quitté intact en 1914 quelques jours avant l'arrivée des Allemands. L'hôtel du Cygne dont j'avais forcé la porte à minuit pour prendre un café chaud après douze heures de marche et où j'avais déjeuné le lendemain avant de m'embarquer n'a plus que quatre murs calcinés.

D'une manière générale, toute la partie basse de la ville est détruite. Ce qui frappe le plus, c'est l'état d'abandon et de saleté de la ville bien qu'elle soit reconquise depuis près de deux mois : des trous partout, des poutres en travers des trottoirs, etc., au point que la circulation la nuit sans lumière y serait fort dangereuse. Verdun où j'étais hier encore est plus démuni mais mieux tenu.

Mais ici, il y a des habitants, des quartiers bien conservés. Ça et là des notes de piano s'échappent d'une maison à la façade meurtrie. La joie renaît.

Les habitants offrent aux militaires tout ce dont ils peuvent disposer et ce qu'ils semblent attendre en échange, c'est le plaisir de causer, de parler à des Français racontant des histoires de France, de Paris. C'est comme cela seulement qu'ils réalisent la fin du cauchemar.

Ils ont vécu dans la terreur des menaces, des perquisitions incessantes, dans l'angoisse de leur sort définitif et de la façon dont le drame se dénouerait pour eux, dans la crainte aussi des obus français qui tombaient fréquemment sur la ville, des balles françaises qui passaient dans les rues.

150 habitants environ ont été tués par des projectiles français sur les 2000 qui sont restés à Saint-Mihiel pendant l'occupation allemande.

Mme André, chez qui je loge, était couchée un soir quand une balle traversa ses persiennes et pénétra dans sa chambre. Après l'avoir cherchée inutilement, elle la retrouva piquée dans son corsage déposé sur une chaise.

Aucune violence extrême n'a été commise ici par les Allemands. Pas de meurtre, ni de viol. En partant, ils n'ont emmené que les hommes astreints par leur âge aux obligations militaires.

De leur côté, les Français en arrivant ont expulsé les femmes notoirement connues pour avoir eu des relations avec les Allemands y compris Mme M., femme d'un officier français et la maîtresse d'un colonel allemand avec lequel elle s'affichait ici.

Le régime alimentaire de la population civile était extrêmement sévère, les vivres américains en faisant seuls à peu près les frais. La viande n'était connue qu'une fois par mois et la plupart ont eu recours aux feuilles de carottes et aux orties. Maintenant ce sont les Américains qui assurent gratuitement le ravitaillement.

Dans la période qui a suivi la libération, les raids nocturnes des avions allemands ont été très sévères et ont fortement accentué les écroulements. M^{lle} André a été enterrée dans sa cave par la chute d'une torpille mais a été dégagée saine et sauve.

Mon service est installé dans un immeuble occupé au moment de la mobilisation par le général de Maud'huy. Toute la partie arrière sur la cour est écrasée par des torpilles ou des obus. Une nièce du général est venue me prier de prendre les mesures nécessaires pour sauver du désastre ou du pillage ce qui reste du mobilier de son oncle.

8 novembre – Ces civils si heureux d'être redevenus Français, la joie qu'on sent monter de partout, à mesure que la victoire se précipite, tout annonce la paix imminente.

D'ailleurs pour moi ce n'est déjà plus la guerre : les militaires sont ceux dont je m'occupe le moins ; mon service me met surtout en rapport avec les civils à qui j'échange les billets émis par les municipalités envahies. Toute la journée c'est dans mon bureau un défilé de femmes de toutes classes sociales et même d'enfants. Beaucoup de ces femmes sont dans un état nerveux qui fait peine et ont du mal à donner la signature que je leur demande. Chose curieuse, c'est toujours au moment de la signature (qui dans l'espèce n'a aucune importance) que se manifeste le désarroi nerveux en question. Il y a peut-être à cela une explication médicale que j'ignore. C'est une forme bizarre, et très commune ici, d'asthénie nerveuse.

11 novembre – 11 h – C'est l'armistice ! Annoncé à sons de caisse. Les applaudissements l'accueillent. La ville pavoise. Les drapeaux flottent, même sur les décombres. Une musique militaire américaine parcourt les rues avec ses instruments nickelés.

Le soir, concert Touche, auquel les civils sont invités. Uniformes français et américains, femmes en deuil pour la plupart, mais si heureuses d'entendre de la musique française. *Marseillaise* et *Star Spangled Banner*. On ne réalise pas encore complètement le bonheur, de même qu'on ne réalise pas tout de suite un malheur subit.

[...]

14 – J'ai visité hier le camp des Romains que j'avais si souvent observé du secteur de Commercy en 1915. Ce fort était une position d'observation plutôt qu'un ouvrage de défense : pas de béton armé, pas de tourelle. Pendant leur occupation, les Allemands ont ajouté six abris cavernes à ceux qui existaient déjà sous le mur de contrescarpe. En se retirant, ils ont fait sauter les numéros 1, 3 et 5. Le numéro 6, que nous suivons, débouche sur les pentes sud au-dessus de Han-sur-Meuse.

19 – Départs pour Ars-sur-Moselle, à 7 km de Metz. À Ars, on ne sent pas grand-chose mais à Metz cela vibre et c'est vraiment une grande et patriotique émotion d'être l'occasion d'une ovation à la France. Sans être particulièrement chauvin ni émotif, on est obligé d'en convenir.

La ville me plaît beaucoup et la promenade sur la Moselle à l'heure du coucher du soleil est idéale.

La pâtisserie est de l'infâme ersatz, magnifique et immangeable ; mais peu importe. Les rues sont remplies d'officiers français. On se demande si on rêve.

22 – Le 17^e Corps d'Armée fait son entrée solennelle à Thionville. Après le défilé très acclamé, cortèges joyeux à travers la ville avec les jeunes filles en costume lorrain. Le soir on danse partout. Comme les Allemands rageraient s'ils voyaient!

Tous les jours qui suivent c'est une série de fêtes, concerts Touche au théâtre, banquet pantagruélique offert par la ville aux officiers, bal organisé par les officiers pour les jeunes filles de la ville, etc.

Je loge chez un ménage franco-allemand dont l'installation est des plus confortables avec un chauffage central vigoureux.

Ma popote est dans un couvent où les sœurs font elles-mêmes la cuisine et avec un véritable talent.

Mais nous avons un travail fou avec l'emprunt, les échanges de monnaie, les prisonniers rapatriés et d'assez grosses difficultés à résoudre au point de vue monétaire. Les commerçants du cru considèrent toujours le mark comme valant 1,25 F et naturellement nous rechignons à payer 1,25 F ce qui représente pour nous 0,70 F. La solution consisterait à se procurer des marks dans une caisse publique. Mais la solution est trop simple pour être administrative. Une demande que le général fait dans ce sens à l'Armée reste sans réponse. Il faut se débrouiller, comme toujours, mettre en circulation à tout petit robinet les marks recueillis des prisonniers ou des rares souscripteurs à l'emprunt qui n'ont pas été rebutés par le taux de 0,70 F offert au mark papier.

Entre-temps, je suis en rapport avec les administrateurs civils qui viennent d'arriver, pleins de bonne volonté mais d'une ignorance totale des choses administratives.

[...]

25 – Mon cousin R. Arnoult vient d'arriver comme adjoint à un des deux administrateurs. Il me montre la maison de son père et celle de ma grand-mère Hermite, toute voisine.

[...]

28 – Que penser de la fameuse disette allemande? Nous n'avons jamais été si bien nourris que depuis que nous avons passé la frontière. Pourtant cette famine existe. Ce n'est pas une fable que depuis près de deux ans les soldats allemands revenaient de permission si découragés du malheur constaté chez eux que beaucoup ne voulaient plus y retourner. Seulement cette famine était mal répartie, si étonnant que cela puisse paraître étant donné les qualités d'organisation des Allemands. Il y a des exceptions à la famine : exception de la campagne dont les produits étaient toujours en partie dissimulés ; exception du commerce, les commerçants de l'alimentation payant les autres en nature ; exception de la fortune qui dans la féodale Allemagne a toujours eu ses droits.

Cette inégalité de la situation alimentaire explique la diversité des opinions formulées dans la presse, au cours de la guerre par des Neutres arrivant d'Allemagne et dont les uns disaient : c'est la famine! tandis que les autres disaient : on ne les aura jamais par la faim.

2 décembre – Je pars en permission de 23 jours, comprenant une permission exceptionnelle de trois jours dans les Ardennes, qui m'intéressent encore plus que l'Alsace-Lorraine.

28 décembre – Je retrouve mon Corps d'Armée à... Enghien-les-Bains. C'est moins brillant mais plus pratique.

1^{er} février – Démobilisé. Il y a exactement quatre ans et six mois que je suis parti.

* * *